

Compagnie C(h)aracteres

Revue de presse

La compagnie C(h)aracteres présente



HAÏM

à la lumière d'un violon

Ecrit et mis en scène par Gérald Garutti

Un spectacle théâtral et musical avec

Natacha Régnier

Naaman Sluchin (violon), Dana Ciocarlie (piano),
Alexis Kune (accordéon) et Samuel Maquin (clarinette)

Costumes : Thibaut Welchlin • Lumières : Jérôme Delporte

Photographie : Olivier Roller • Calligraphie : Frank Lalou

Assistant à la mise en scène : Léonard Matton • Administration : Pierre Gendronneau

Sommaire

| | |
|--|-----------|
| France Culture – Alain-Gérard Slama | 3 |
| Le Figaro – Armelle Héliot | 4 |
| Libération – René Solis | 5 |
| L’Humanité – Charles Silvestre | 6 |
| L’Humanité – Cynthia Fleury | 7 |
| Le Monde - Nathaniel Herzberg | 8 |
| Télérama Sortir - Sylviane Bernard-Gresh | 9 |
| La Terrasse – Agnès Santi | 10 |
| Magazine théâtral – Hélène Chevrier | 11 |
| Philosophie Magazine – Catherine Portevin | 12 |
| Historia – Evelyne Sellès-Fischer | 13 |
| Première – Hélène Kuttner | 14 |
| Culturopoing – Axelle Girard | 15 |
| LE SNES – Michéline Rousselet | 21 |
| Le Billet des Auteurs de Théâtre – Catherine Tullat | 22 |
| Froggy’s delight – Philippe Person | 23 |
| Regard en coulisse – Léa Rozental | 24 |
| Reg’Arts - Elishéva Zonabend | 25 |
| Musical Avenue – Pierre Strill | 26 |
| WebThea – Corine Denailles | 27 |
| Mediateaseur – Solenne Beauvais | 28 |
| L’Arche – Karoline Wolfzahn | 29 |
| Jewpop - Arielle Askienazy | 30 |
| Tribune Juive – Sylvie Bensaïd | 32 |
| Agora – Diane Zorzi | 33 |
| Revue Arès – Nicolas Brulebois | 34 |
| L’oiseau rare – Jean-Gabriel Carasso | 36 |
| Critique de Raymond Geuss (en anglais) | 37 |
| Blog de Jacques Porte | 38 |
| A Paris – agenda | 39 |
| Fréquence protestante - Le manteau d’Arlequin | 40 |
| France Info - Tout et son contraire | 40 |
| RCJ – Mémoires Vives | 40 |
| JudaïqueFM – Lise Gutmann | 40 |
| Tribune Juive – Line Tubiana | 41 |
| Théâtrorama – Dany Toubiana | 44 |
| Fauteuil d’orchestre – Annie Chénieux | 46 |

La contre-pointe d'Alain-Gérard Slama

France Culture, 8 mars 2012



« Chers auditeurs, bonsoir,

En ce jeudi que je consacre chaque semaine à un sujet d'ordre culturel, je voudrais attirer votre attention sur un spectacle hors du commun, qui est donné du 28 janvier jusqu'au 3 juin au Vingtième théâtre, rue des Platrières, dans le 20^e arrondissement de Paris. Ce spectacle relève à la fois du théâtre et du concert. Si je devais le comparer à un modèle, ce serait l'histoire du soldat, de Stravinski, sur un texte de Ramuz, à cette différence près que la trame musicale est de Mendelssohn, Schuman, Enesco, Bloch, Kreisler, et qu'elle reconstitue le folklore klezmer qui fut celui des juifs de Lodz, en Pologne, entre les années 1920 et 1945.

Le texte est de Gérald Garutti, esprit original décidément à suivre, qui a été conseiller littéraire du TNP, avant de diriger la compagnie C(h)aractères, et de réaliser à présent des mises en scène pour la Royal Shakespeare Company. Sous le titre Haïm, qui en hébreu signifie la vie, ce spectacle retrace la biographie d'un violoniste, Haïm Lipsky, qui a survécu au bouclage du ghetto de Lodz, puis à Auschwitz grâce à sa passion pour son instrument. Incorporé au lugubre orchestre du camp, Lipsky a résisté à toutes les épreuves et a réussi à s'évader dans des conditions qui aident à comprendre pourquoi l'on dit que le violon a une âme. Libéré par l'armée américaine, il s'est retiré en Israël et a renoncé à la carrière dont il rêvait, pour devenir électricien. Mais il a laissé sa vocation à ses descendants. Tous ses enfants et petits enfants sont devenus des concertistes internationaux. Et c'est un de ses petits enfants, Naaman Schluchin, élève de Perlman, qui joue sur scène son rôle, accompagné par une pianiste roumaine fine et virtuose, Dana Ciocarlie, dédicataire, entre autres, d'œuvres de Karol Beffa. La récitante, parfaite dans les transitions si difficiles à réussir entre le texte et la musique, n'est autre qu'Anouk Grinberg. Quant au duo de musique klezmer, l'accordéoniste Alexis Kune, et le clarinetiste, Samuel Maquin sont d'une vérité irrésistible. Lipsky, le héros de ce récit, a aujourd'hui 90 ans, et ce n'est pas le moment le moins fort du spectacle, que celui où il vient saluer le public après la reconstitution de sa vie.

Le plus remarquable, dans ce spectacle, est qu'il ne s'agit pas d'une évocation de plus de la Shoah. Ce qui nous est montré ici est une leçon de vie. C'est une réflexion sur les conditions qui conduisent une minorité persécutée à intérioriser la conviction qu'elle ne peut s'en sortir que par le haut. C'est la mise en évidence, en chair et en os, à travers les acteurs de cette histoire, des motivations qui conduisent à l'excellence. Enfin, on saisit sur le vif, dans la reconstitution de l'atmosphère du yiddishland de Lodz, le suicide de l'Europe qui, amorcé pendant la première mondiale, a bien failli être mené par les nazis jusqu'à son terme. C'était une véritable tentative de suicide de la culture européenne, que de tenter de faire taire le violon de Lipsky. Mais le violoniste a pris sa revanche à travers ses descendants, et cela tient du miracle. »

Alain-Gérard Slama

URL source: <http://www.franceculture.fr/emission-la-contre-pointe-d-alain-gerard-slama-la-contre-pointe-d-alain-gerard-slama-2012-03-08>



Haïm à la lumière d'un violon

Le Figaro, 14 février 2012



Il y a dans ce spectacle toute la noblesse d'une vie prise dans les tumultes de la grande histoire. Haïm Lipsky est un enfant de Lodz, né dans une famille juive pauvre. Il a la passion et le génie de la musique, et son violon, en plusieurs circonstances exceptionnelles, va le sauver. Rescapé d'Auschwitz, il vit aujourd'hui en partie à Haïfa. Il a renoncé à la musique pour bâtir son pays... Mais ses enfants ont pris la relève. Gérald Garutti a composé le récit de cette vie. Anouk Grinberg en est la sensible narratrice et sur la scène Alexis Kune, accordéon, Samuel Maquin, clarinette, Dana Ciocarlie, piano, Naaman Sluchin, petit-fils de Haïm, violon, l'accompagnent avec émotion.

Amelle Héliot

URL source: <http://www.lefigaro.fr/theatre/2012/02/14/03003-20120214ARTFIG00505-haim-a-la-lumiere-d-un-violon.php>

Le Vingtième Théâtre joue la corde sensible avec «Haïm»

Libération, 18 février 2012



LE VINGTIÈME THÉÂTRE JOUE LA CORDE SENSIBLE AVEC «HAÏM»

Haïm Lipsky a 90 ans. Juif polonais, violoniste virtuose déporté à Auschwitz, il a survécu et s'est installé après la guerre en Israël où il est devenu électricien, tout en transmettant la passion de la musique à ses enfants et petits-enfants dont plusieurs sont aujourd'hui professionnels. Tous les week-ends, au Vingtième Théâtre, à Paris, quatre musiciens lui rendent hommage. Une pianiste (Dana Ciorcalie), un accordéoniste (Alexis Kune), un clarinetiste (Samuel Maquin) et un violoniste (Naaman Sluchin, petit-fils de Haïm Lipsky) offrent un concert qui va et vient entre classique et répertoire yiddish. Une récitante (Anouk Grinberg) retrace plusieurs des moments clés du destin hors du commun de Lipsky. La musique joue ici le rôle d'antidote à l'excès d'émotion, elle réjouit, apaise, mène la danse de ce théâtre musical pas comme les autres. La mise en scène de Gérard Garutti, également auteur des textes, laisse musique et récit se répondre en toute sobriété. **R.S.** PHOTO CHRISTINE LEDROIT-PERRIN

«Haïm à la lumière d'un violon», ms Gérard Garutti, Vingtième Théâtre, 7, rues des Platrières, 75020. Samedi 15h, dimanche 20h30, jusqu'au 3 juin. Rens.: 01 43 66 01 13.

URL source: <http://www.libération.fr/culture/01012390717-le-vingtieme-theatre-joue-la-corde-sensible-avec-haim>

Revue de presse / Haïm – à la lumière d'un violon de Gérard Garutti / Au Vingtième Théâtre du 29 janvier au 3 juin 2012, à la Salle Gaveau les 20, 21, 22 décembre 2012 et 12, 13, 14 janvier 2013
Compagnie C(h)aracteres

Le violon victorieux d'Haïm Lipsky résonne toujours

L'Humanité, 27 février 2012

L'enfant de Lodz dont l'archet a traversé le siècle d'Auschwitz se raconte en musique à Paris avec Anouk Grinberg pour récitante de ce destin.

Enfant, un cordonnier de Lodz (Pologne) lui apprend le violon et la musique du Yiddishland, « *pays sans armes et sans frontières* ». Adolescent, il peut entendre le concerto de Mendelssohn. À l'arrivée des nazis, il est dans le ghetto. Il devra jouer à Auschwitz lors des exécutions. Libéré, il pense à l'Amérique mais le retient une affiche avec ces mots : « Israël a besoin de toi ». À Haïfa, il met son violon au clou, se fait électricien pour « éclairer » les autres. À quatre-vingt-dix ans, il reprend son violon et dirige la chorale familiale.

Il est « *en partie* » israélien, mais le pays des siens est le monde. Il a un fils violoncelliste et chef d'orchestre aux États-Unis, et son petit-fils, Naaman Sluchin, court de concert en concert, l'archet à la main.

UNE TERRIBLE HISTOIRE DE FAMILLE

Le pays d'Haïm Lipsky, c'est le violon. Sa capitale est partout. En ce moment, elle est à Paris où l'on joue *Haïm*. À la lumière d'un violon. Le dimanche 5 février, il monte sur scène pour saluer avec les autres : Naaman, Dana Cio-carlie au piano, Alexis Kune à l'accordéon, Samuel Maquin à la clarinette. Et l'actrice qui les observe, amusée, attendrie, un peu en retrait comme pour respecter cette terrible et prodigieuse histoire de famille dont elle n'est « *que* » la récitante : Anouk Grinberg, cheveux courts,

chemise blanche, gilet noir, pantalon gris à rayures, au micro derrière un pupitre, raconte ce destin avec son tact habituel.

Gérald Garutti est resté dans la musique pour composer (texte et mise en scène) l'évocation. La récitante introduit la séquence, les musiciens la jouent. À peine rencontré le cordonnier, « *psychologue comme tous les cordonniers* », quand la mère dit « *Bien sûr, la famille est pauvre et il y a sept enfants à nourrir, et alors ?* », surgit la machine « *à détruire l'humanité* ». Toujours la musique klezmer revient. Haïm veut dire vivant en hébreu, langue qu'il a faite sienne après être sorti du camp en 1945, « *avec deux langues : le yiddish et le silence* ».

Trois ans avant, l'arrivée à Auschwitz a lieu en musique, pas la sienne, qui est celle du *Concerto pour violon et orchestre* de Mendelssohn, le concerto de son enfance, ici interprété par le violon et le piano seuls, duo pour le chagrin d'une âme.

Mendelssohn a composé cette œuvre en deçà de la tragédie, mais elle est comme l'hymne du siècle de la Shoah. Puis l'accordéoniste se lève et entonne des chansons populaires, tandis que le violoniste et la pianiste se mettent à danser.

CHARLES SILVESTRE

Au Vingtième Théâtre, jusqu'au 3 juin, les samedis à 15 heures et dimanche à 20 h 30.
Les 2, 3, 4 mai, à 21 h 30.
Tél. : 01 43 66 01 13.

URL source: <http://www.humanite.fr/culture/le-violon-victorieux-d%E2%80%99haim-lipsky-resonne-toujours-490980>

La vie

L'Humanité, 1er février 2012



Oui, je sais, cette semaine, nous avons eu l'allocution du président (ne) se déclarant (pas encore) candidat. Et ses leçons sur l'arrogance présumée de son adversaire. Et sa très nouvelle lucidité sur l'état de la France et son absence de compétitivité. Que n'a-t-il fait ces cinq dernières années ? Chacun de connaître les cent jours d'un début de mandat. Au pas de charge des réformes. Nicolas Sarkozy vient d'inventer les cent derniers jours de mandat. De nouveau un numéro d'équilibriste, qui semble peu convaincre.

Au même moment de l'allocution télévisuelle se jouait Haïm - à la lumière d'un violon, écrit et mis en scène par Gérard Garutti au Vingtième Théâtre (75020). Haïm - dont le prénom signifie la vie - conte l'histoire d'Haïm Lipsky et de son violon, de sa Pologne natale à sa sortie d'Auschwitz pour plus tard rejoindre Israël et, en ce soir de première, monter sur scène, saluer le public, lever les bras au ciel en signe de victoire, et offrir à l'audience son plus beau sourire d'enfant survivant.

Sur la scène, le récit de sa vie s'est noué. Finement, intimement, entrelacé à la musique : quatre musiciens dont Naaman Sluchin, petit-fils de Lipsky, magnifique violoniste également, jouent sur le texte de Garutti, interprété par la récitante Anouk Grinberg. Un récit et une musique qui sont une même étoffe. Et dans cette étoffe si délicate, la dévastation de Lodz et la terreur de la Shoah. Un habit qui est à jamais le nôtre. Mais qui grâce à la force d'âme de Lipsky se porte gravement et dignement, mais n'empêche ni la joie ni l'espérance.

Remarquables musiciens, Dana Ciocarlie (pianiste), Alexis Kune (accordéoniste), Samuel Maquin (clarinettiste) font de leurs instruments le son de l'histoire collective et individuelle, le murmure des joies des familles, de la misère heureuse du ghetto, de l'apprentissage inspiré du violon.

Il aura fallu, pour écrire ce texte, collecter les témoignages d'Haïm Lipsky - aujourd'hui quatre-vingt-dix ans -, de ses enfants et petits-enfants, sonder le cœur de cet homme dont la musique est le seul vrai langage, traduire ses souvenirs en une parole de théâtre qui ne trahit rien du silence qui l'habite, choisir les morceaux de musique, les mélodies, pour accompagner le récit simple de sa vie, si extraordinairement singulière.

Tout cela est réussi et sur le noir de la scène se détachent les silhouettes du XXI^e siècle. Cinq silhouettes pour habiller la mémoire d'un homme et de nous tous. Cinq silhouettes qui ressemblent à des diapasons autour desquels s'organise la sublimation du terrible.

La musique l'a sauvé. L'enfer était là mais le halo, protecteur, de la musique resta étonnamment plus fort. Cette musique, qui a couvert le bruit des exécutions de ses compagnons juifs, prisonniers comme lui des camps, pourrait être entachée. Lui-même ne joue plus, il est vrai, aujourd'hui. C'est à ses enfants et petits-enfants, qui ont appris grâce au premier violon d'Haïm, de continuer la grande histoire de la musique.

À Lodz, Haïm Lipsky n'avait jamais voulu revenir. À l'invitation de son fils, violoncelliste, chef d'orchestre, il a accepté tout récemment, et là encore, sous les applaudissements d'une salle émue, a salué vaillamment. Fils de la musique et de la transmission qui perdurent au-delà des brisures imprescriptibles. « Le pardon est mort dans les camps de la mort », disait Jankélévitch. Sans doute la musique, « qui tend vers un silence d'où elle est issue », est seule capable d'entériner, tout en la dépassant, la faille de l'impossible pardon.

Cynthia Fleury

URL source: <http://www.humanite.fr/culture/la-vie-489074>

Une histoire juive

Le Monde, 2 mars 2012

Le Monde
Samedi 3 mars 2012

Haim : une histoire juive

Des ghettos de Lodz au camp d'Auschwitz, et jusqu'en Israël, une cavalcade de vie et de musique

Théâtre

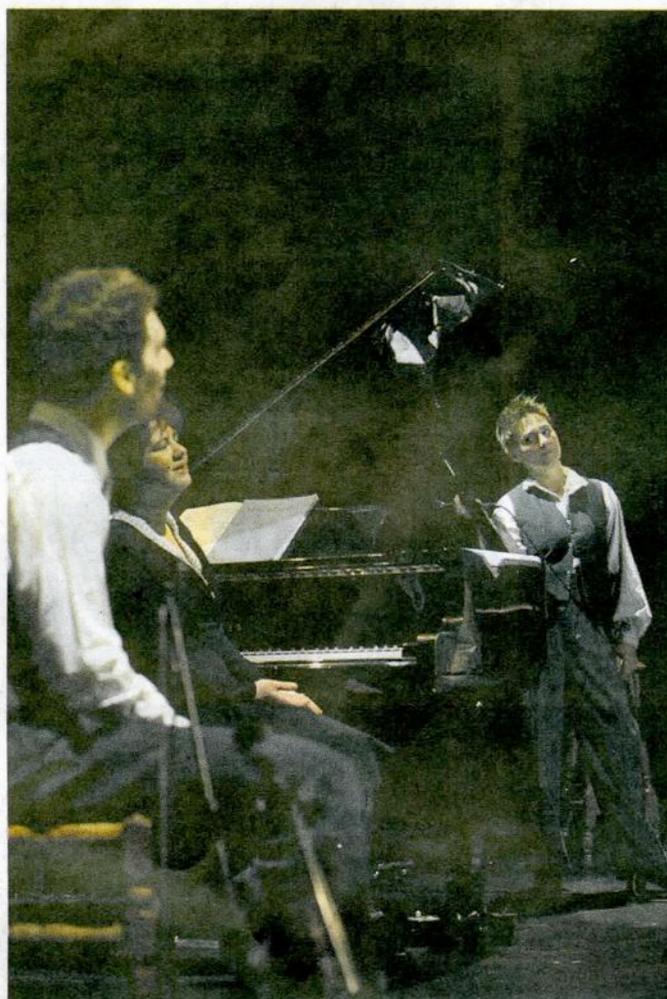
Sur la scène du Vingtième Théâtre, le vieil homme salue. Pas comme la comédienne et les quatre musiciens qui l'entourent, rompus aux codes du métier. Plutôt à la manière d'un sportif, bras levés, sourire éclatant. Pour un peu, il ferait un tour d'honneur.

Haim Lipsky n'a pas joué, ce samedi après-midi. Pas plus qu'il ne jouera le lendemain, et tous les week-ends, jusqu'au 3 juin. Mais ce spectacle est un peu le sien. Le violoniste, qui se tient à ses côtés et l'entoure d'un bras chaleureux, est son petit-fils, Naaman Sluchin. Et l'histoire, écrite et mise en scène par Gérard Garutti, qui vient de défiler pendant une heure trente, il la connaît mieux que quiconque : il l'a vécue.

La pauvreté comme quotidien, les blagues comme « recours contre les malheurs du temps »

Haim. En hébreu, « les vies ». Difficile de mieux tomber, tant il lui a fallu d'appétit de vivre pour arriver jusqu'à nous, et tant cette existence a connu de strates successives. Lodz, en Pologne, d'abord, et son faubourg ouvrier, Baluta. Un tiers de la population est juif. « Ceux qui sont là savent qu'ils resteront pour toujours, et c'est bien », sourit la récitante Anouk Grinberg.

Une famille de sept enfants, au cœur du yiddishland, la pauvreté comme quotidien, les blagues comme « recours contre les malheurs du temps ». Et la musique,



Derrière la voix de la récitante (Anouk Grinberg), les musiciens racontent l'histoire à leur manière. CHRISTINE LEDROIT-PERRIN

comme passion suprême. L'enfant est doué, très doué. La mandoline n'y suffit pas. Au marché, il achète un violon, regarde les musiciens des rues. Et apprend, seul. Puis enseigne, pour soutenir les siens. Derrière la voix de la récitante,

quatre musiciens racontent l'histoire à leur manière. Des mélodies traditionnelles juives, des jaillissements de klezmer ou des pièces du répertoire classique, Mendelssohn, Schumann, Enesco, Bartok... Pas de décors. Pas besoin.

Avec leurs instruments, Naaman Sluchin et ses compères, Dana Ciocarlie au piano, Alexis Kune à l'accordéon et Samuel Maquin à la clarinette, nous conduisent dans une mesure miséreuse, une rue grouillante et joyeuse, ou une salle de concert silencieuse.

La suite, l'Histoire nous a appris à l'imaginer. La Pologne envahie par les nazis, le ghetto de Lodz, puis Auschwitz. Haim Lipsky vivait pour le violon, le violon lui sauve la vie. Recruté dans l'orchestre du camp, il échappe au destin qui emporte ses parents, ses frères et sœurs. A la Libération, il rêve d'Amérique et toujours de musique ; ce sera la « Terre promise », l'Etat juif qu'il faut construire, et le métier d'électricien.

La musique pourtant ne l'a jamais quitté. A 90 ans, il joue toujours une à deux heures par jour. Surtout, il a transmis sa passion à ses enfants. Un fils violoncelliste et chef d'orchestre, une fille violoniste et une bordée de petits-enfants instrumentistes : le témoin est passé. Et circule encore, entre la scène et la salle du Vingtième Théâtre.

Les cahots ne manquent pas et les roues grincent dans ce spectacle composite. Entre un texte qui peine à décoller et une récitante qui pousse constamment le moteur, difficile parfois de trouver l'équilibre. Mais comme dans la vie d'Haim, une force salvatrice emporte tout. La musique. ■

NATHANIEL HERZBERG

« Haim – A la lumière d'un violon », texte et mise en scène de Gérard Garutti. Vingtième Théâtre, 7, rue des Plâtrières, Paris 20°. 01-48-65-97-90. Jusqu'au 3 juin. Le samedi à 15 heures et le dimanche à 20 h 30. De 5 € à 24 €. Vingtiemetheatre.com

Haïm – à la lumière d'un violon

Télérama Sortir, 22 février 2012



HAÏM À LA LUMIÈRE D'UN VIOLON

De Gérald Garutti, mise en scène de l'auteur. Durée : 1h30. Jusqu'au 3 juin, 20h30 (dim.), le Vingtième-Théâtre, 7, rue des Plâtrières, 20^e, 01-43-66-01-13. (12-24 €).

TAnouk Grinberg donne tout son art, sa fantaisie, sa gravité, sa liberté, dans ce spectacle musical où elle est la récitante. Un hommage à Haïm Lipsky, rescapé d'Auschwitz, enfant juif de Lodz rattrapé par la barbarie nazie et sauvé par son violon. Son amour de la musique a fait sa force et lui a donné une foi inébranlable dans les pouvoirs de la beauté et de la pensée. Aujourd'hui, l'homme de 90 ans vit en Israël. Sur scène, son petit-fils, Naaman Sluchin, est lui aussi au violon à côté d'un accordéoniste, d'une pianiste et d'un clarinettiste. On passe de la musique klezmer joyeuse à celle plus grave de Mendelssohn, Chopin ou Bach. Le spectacle, malgré la qualité de tous les artistes, révèle des côtés un peu amateurs dans l'écriture du texte et dans la mise en scène. Il constitue, néanmoins, un moment de mémoire vivante qui mérite le déplacement.

TÉLÉRAMA SORTIR N° 3241 - 22 FÉVRIER 2012

URL source: <http://sortir.telerama.fr/evenements/spectacles/haim-a-la-lumiere-d-un-violon,15680.php>

Haïm à la lumière d'un violon

La Terrasse, édition n°195 – février 2012



Un hommage théâtral et musical au destin extraordinaire du violoniste Haïm Lipsky, né à Lodz en 1922, rescapé d'Auschwitz. Avec Anouk Grinberg comme récitante.

Après une enfance à Lodz en Pologne, Haïm Lipsky a subi le basculement dans l'horreur et la folie meurtrière nazie. Il a survécu par miracle et par la musique, musicien dans l'orchestre du ghetto de Lodz, puis dans celui du camp d'Auschwitz. Après la guerre, il s'est installé en Israël, où il est devenu électricien. S'il a arrêté la musique à son arrivée, il a cependant transmis sa passion à sa famille : ses enfants et petits-enfants sont majoritairement des concertistes internationaux... Son petit-fils Naaman Sluchin, violoniste, le représente sur scène. On ne peut que saluer l'idée de représenter en mots et en musiques un destin aussi extraordinaire, d'autant que l'écriture et la mise en scène de Gérard Garutti se sont nourries d'un travail patient, précis et rigoureux, notamment avec la famille, afin de dessiner au plus juste le récit d'une vie résistante au cœur de l'Histoire européenne la plus criminelle. Avec quatre musiciens : Naaman Sluchin (violon), Dana Ciocarlie (piano), et les Mentsh Klezmer Alexis Kune (accordéon) et Samuel Maquin (clarinette), et une récitante en qui l'équipe peut faire toute confiance : Anouk Grinberg. Haïm signifie la vie en hébreu !

Agnès Santi

URL source : http://www.journal-laterrasse.fr/article_desc.php?men=1&id_art=7909



Anouk Grinberg

Authentique

Depuis fin janvier, Anouk Grinberg lit le texte de Gérald Garutti, *Haïm à la lumière d'un violon*, qui retrace la vie du violoniste juif Haïm Lipsky, rescapé d'Auschwitz. Sur scène, quatre musiciens l'accompagnent, dont le violoniste Naaman Sluchin, petit-fils de Lipsky. Anouk Grinberg ne se contente pas de jouer. Elle s'accorde un espace de liberté en dessinant. "Mes des-

sins sont tout ce qu'on n'a pas le droit d'être dans la vie". Ils sont exposés à la galerie GNG à Paris.

Théâtral magazine : C'est un sujet qui vous tenait à cœur ?

Anouk Grinberg : Ce qui me tient à cœur, c'est l'histoire de ce vieux monsieur. Les gens vaillants m'hallucinent ; c'est toujours un mystère, ceux qui ne se laissent pas dominer par la peur. Il y a le mystère de sa survie dans le camp pendant des années, et puis, le fait qu'il ait arrêté la musique après, et qu'il l'ait reprise à la fin de sa vie.

Il y a quatre musiciens qui vous accompagnent.

Il y a une espèce de tricotage entre la musique et le texte, parce qu'il y a des choses qui ne peuvent pas se dire en mots. Les quatre musiciens sont des merveilles.

Qu'aimez-vous dans une lecture ?

C'est du jeu mais pas de l'incarnation. C'est agréable parfois d'être la marionnette, mais très agréable aussi d'être le marionnettiste. Être un peu en dehors. C'est aussi pour ça que j'aime dessiner.

Avez-vous toujours dessiné ?

Oui, mais depuis cinq ou six ans, je ne peux plus m'en empêcher. J'ai presque plus besoin de ça que de manger.

Qu'est ce que cela vous apporte ?

De la liberté. De la joie. Je fais ce que je veux. Je crois que mes dessins sont tout ce qu'on n'a pas le droit d'être dans la vie.

C'est un espace de liberté ?

Oui, mais ça ne triche pas. Quand on n'a rien dans le ventre, la main ne sait plus bouger, et le dessin est un tas de cendre. C'est immédiat, radical. Comme ces phrases qui ne sont que des mots. C'est l'ennui.

Avez-vous d'autres projets ?

Je dois jouer au théâtre de l'Atelier l'an prochain *Constance* de Somerset Maugham. Il y a une autre exposition de mes dessins à Bruxelles en avril et en mai. Un film qui sort en mai. Et je vais faire quelque chose aux Bouffes du Nord à la rentrée, une lecture. Et puis j'ai envie de rencontrer des nouveaux metteurs en scène. Je rêverais tellement de travailler avec Joël Pommerat, ou Deborah Warner ou d'autres encore ; je voudrais tellement sortir de mon petit cercle ; c'est avec les gens nouveaux que l'on peut devenir neuf aussi.

Propos recueillis par HC

■ *Haïm à la lumière d'un violon*. Texte et mise en scène de Gérald Garutti. Vingtième Théâtre, 7 rue des Plâtrières 75020 Paris, 01 48 65 97 90.

Les 10, 18, 25, 31/03, les 1, 7, 8, 14, 15, 21, 29/04, les 2, 3, 4, 13, 20, 27/05 et le 3/06

■ Exposition Galerie GNG, 3 rue de Visconti 75006 Paris, jusqu'au 31/03

Haïm – à la lumière d'un violon

Philosophie Magazine, mars 2012

QUESTIONNAIRE DE SOCRATE

Quel est votre démon ?

Le doute.

Quel penseur vous accompagne ?

Henri Michaux. Il va dans les ourlets de la pensée, plus loin que la pensée.

Le sophiste qui vous exaspère le plus ?

C'est une mode : la jactance a remplacé la substance.

La question qui vous tourmente ?

Est-ce que je fais mal ?

Quel lieu se rapproche, pour vous, de la cité idéale ?

Une colline. Un lieu qui n'a pas encore été dérangé, accessible mais imprenable.

La chose la plus grotesque que vous ayez faite par amour ?

Faire croire à l'autre que j'étais simple.

Le banquet de votre vie ?

Dans un jardin, les oiseaux se taisaient à mon arrivée. Un jour, ils ne se sont pas arrêtés de chanter, ils m'ont prise parmi eux.

La maxime du bien que vous aimeriez transmettre à vos enfants ?

Une phrase de Montaigne : « *Il se faut réserver une arrière-boutique toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établissons notre vraie liberté et principale retraite et solitude.* »

L'animal que vous préférez à l'homme ?

Tous, sauf les reptiles et les insectes. Ils ont un savoir-vivre ; il n'y en a aucun de narcissique.

De quoi n'avez-vous pas encore accouché ?

De ma totale impunité.

Votre truc pour corrompre la jeunesse ?

Lui demander : « Et toi, tu penses quoi ? »

La belle mort selon vous ?

Le suicide. C'est moi qui ai les clés de la maison.



Anouk Grinberg, L'intense

Qu'elle joue, lise ou peigne, la comédienne sait le tragique de l'existence et l'appétit de la vie. Depuis le 28 janvier, tous les week-ends au Vingtième Théâtre, à Paris, jusqu'à la fin juin, elle raconte l'histoire de Haïm Lipsky, violoniste prodige, raflé à 19 ans dans le ghetto de Lodz, puis déporté à Auschwitz. Dans *Haïm, à la lumière d'un*

violon, spectacle musical et théâtral écrit et mis en scène par Gérald Garutti, « *il faut que le texte se taise* » pour laisser la musique reine. Écouter et voir, pour cette professionnelle du verbe, sont aussi indispensables que les mots pour parler. Le dessin est son autre mouvement. La Galerie Gilles Naudin (GNG), à Paris, expose ses pastels jusqu'au 31 mars. PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE PORTEVIN

Haïm – à la lumière d'un violon

Historia - avril 2012

Haïm à la lumière d'un violon



Voici le témoignage d'un des derniers survivants d'Auschwitz, Haïm Lipsky, violoniste dans l'orchestre du camp.

Cette histoire d'une vie dans l'Histoire conduit du ghetto de Lodz à Auschwitz puis à Haïfa. La musique langage, mémoire, outil de transmission, dit ici l'horreur, le rire, les larmes, se substitue aux mots quand ils ne savent pas exprimer l'indicible. Un spectacle historique, musical, littéraire, avec l'émotion d'Anouk Grinberg qui porte le texte à bout de cœur. Et quatre musiciens (dont le petit-fils de Haïm, Naaman Sluchin, au violon), qui suggèrent, évoquent l'incroyable, l'inadmissible, ce qu'on n'arrive pas à dire mais qui doit être dit. ■ Évelyne Sellés-Fischer

Haïm, à la lumière d'un violon, mise en scène Gérard Garutti au Vingtième Théâtre, le dimanche à 20 h 30 jusqu'au 3 juin (sauf les 11 mars, 22 avril et 6 mai) ; à 15 h les samedis 14 et 21 avril ; et à 21 h 30 les 2, 3 et 4 mai.

Trois questions à Haïm Lipsky « Ils nous obligeaient à jouer pendant les exécutions »



Olivier Rohler

D'aucuns disent que si Lodz a été le dernier ghetto détruit, c'est grâce à sa productivité. Est-ce disculper Rumkowski, « le dictateur du ghetto » qui prétendait assurer la survie de certains juifs par le travail ?

H.L. – Son rôle tragique est très controversé. Certains

voient en lui l'assistant du diable. Je ne le juge pas. On peut attribuer une partie des vies sauvées à sa gestion et à sa collaboration avec les Allemands. D'autant que lui et sa famille ont été victimes de l'holocauste à la fin de la guerre, ce qui l'exonère d'une certaine façon.

À partir de quand les juifs de Lodz ont-ils su que les déportés étaient exterminés ?

H.L. – Lorsque j'ai quitté Lodz en 1941 avec ma famille, nous ne savions pas que les camps étaient des camps de la mort, nous pensions que les conditions y seraient meilleures qu'au ghetto. Les Allemands, passés maîtres dans la manipulation, les présentaient comme des lieux où le travail libère, « Arbeit macht frei ». Un mensonge cynique.

Vous avez du mal à parler d'Auschwitz...

H.L. – Quand ces bourreaux vous obligeaient à jouer du violon pendant les exécutions, était-ce parce qu'ils y trouvaient leur compte ou pour vous infliger aussi une épreuve ? Pour leurs cerveaux malades, cela revenait à conférer une facette humaine à l'horrible, une normalité à la punition de celui qui avait volé de la nourriture, à asservir l'art à une justice gauchie. Nous faire jouer pendant les pendaisons, donc pour la mort et pour notre propre survie, dévoyait la musique. ■ Évelyne Sellés-Fischer

Haïm – à la lumière d'un violon

Paris Première - Pariscope, 23 février 2012

Comment rester vivant quand on est né en 1922 à Lodz en Pologne, avec comme seul bagage une famille juive, les copains de rue et un violon acquis difficilement, qu'on s'est fait happer dans la tourmente de la Seconde Guerre Mondiale avec le ghetto, le camp d'extermination, les marches forcées dans la neige et la traque en Allemagne ?

Grâce à son violon, Haïm Lipsky peut célébrer, aujourd'hui, à 90 ans, la vie. Son prénom, en hébreu, la porte. Ses enfants et petits enfants, tous musiciens, accompagnent cette surprenante histoire que Gérard Garutti, dans un magnifique hommage, a reconstituée. Simplissime, le spectacle s'articule autour de quatre musiciens et d'une récitante. Anouk Grinberg, messagère de l'indicible, silhouette tendre et brute de jeune garçon, habite littéralement ce texte de son souffle et de sa diction acérée en duo avec la musique jouée sur scène. Mendelssohn, Szimanovski, Bach, Bruch, Bartok, Chopin et Shumann, les mélodies klezmer et les chansons en yiddish répondent, avec un éclatant brio, à la grimace des épisodes trop sombres et à la nostalgie du paradis perdu. Le violoniste Naaman Sluchin, petit fils de Lipsky, la pianiste Dana Ciocarlie, l'accordéoniste Alexis Kune et le jeune clarinettiste Samuel Maquin sont aussi les personnages de ce récit, qu'ils rendent profondément émouvant et vivace. Un moment théâtral fulgurant, à ne pas rater.

Hélène Kuttner

URL source: [http://spectacles.premiere.fr/pariscope/Theatre/Salle-de-Spectacle/Spectacle/Haim-A-La-Lumiere-D-Un-Violon-2394095/\(affichage\)/press](http://spectacles.premiere.fr/pariscope/Theatre/Salle-de-Spectacle/Spectacle/Haim-A-La-Lumiere-D-Un-Violon-2394095/(affichage)/press)

A l'ombre de l'enfer

Culturopoing, 23 mars 2012



A-t-elle un nom, la mélodie qui sourd, triste et sereine au milieu des vivants. C'est sous le signe augural d'une musique juive - Nigun - des accords d'où surgissent «tous les chants du monde» que s'inscrit cette histoire. L'institution ne sait pas la nommer : si c'est du théâtre, un concert ? Un conte musical ? A l'image du récit qu'elle égrène au fil des jours, partagés entre les joies précaires de Yiddishland et les catacombes d'Auschwitz, cette pièce s'affranchit du carcan des formes obligées. La vie de Haim Lipsky, sa rencontre avec la musique et la mort, la renaissance en Israël sont les trois temps d'une partition qui porte en creux la marque d'un passé qui ne doit pas mourir.

A Lodz, terre de Pologne et de pogroms, Haim n'a pas vingt ans quand éclate la guerre. Au printemps 1940, les nazis feront de sa ville natale le premier ghetto destiné à rassembler, à exterminer ou à faire travailler les juifs au service du Reich jusqu'en 1944. Il fait sombre. Mais la musique fuse ici et là, à cour, et à jardin ! Dans les rues jamais rassasiées des violons et des clarinettes, du piano et de l'accordéon, à Lodz, où le petit garçon est devenu un grand musicien. Fils d'ouvrier, Haim fait ses premiers pas sur un violon qui ne vaut pas trois sous; il en fait le roi des instruments. Du premier Concerto de Mendelssohn aux accords échevelés de la musique yiddish, le violon fait figure de personnage à part entière. Haim est le violon qu'il joue, au double sens ontologique et dramatique du terme.

Et c'est ce fil(s) conducteur qui trace la ligne oblique mais toujours maîtrisée du spectacle, de et dans l'ombre à la lumière, de l'abîme au salut paradoxal d'une vie sauvée par l'union conjuguée des sons et du silence. Gérald Garutti évite ainsi deux écueils : celui du traitement simpliste et manichéen de la vie de Haim, de la dénonciation pure et simple de l'horreur... mais aussi celui de l'opposition systématique (et tentante) de l'innocence avortée, de l'avant et de l'après. La mise en scène assume pleinement sa propre tragédie; la lumière est faible, parfois même elle s'éteint et s'enfuit. Anouk Grinberg, touchante, juste et mystérieuse (est-elle un homme, une femme, un garçonnet ? Ou plus simplement le témoin d'une histoire et son porte-parole ?) tient le rôle du coryphée. Autour d'elle, les musiciens forment un avatar de chœur, réaliste jusque dans la tenue des personnages, dans leur gestuelle qui mime le dépouillement mécanique et progressif de l'humanité par le biais d'une histoire surréaliste mais vraie. La résistance aussi, au système de la déshumanisation et de la sujétion sans failles. Mais ils chantent, ils dansent aussi. Le thème concentrationnaire s'invite là, au milieu des sons, des voix, des vies. Des rues qu'il investit au cœur des maisons où il s'engouffre... il annonce la voie qui s'arrête à l'arrivée du train, les notes qui résonnent des hangars où on parque la musique à mourir, il sonne et vous sonne. Il n'y a que quelques personnages sur scène : c'est le fin-fond du monde qui s'agite, le feu du four qui crépite, ces Valses de Strauss qui étourdissent, les hordes folles des guerriers wagnériens qui s'élancent vers la mort dans le souffle d'un Aria de Bach. Et l'harmonie, insensée, du premier Concerto de Mendelssohn.

Vertigineuse et paradoxale unité du temps du lieu et de l'espace, contractés pour mieux signifier la part universelle du spectacle. Il est ici question de passage, de transmission. Le metteur en scène a réussi l'exploit d'inventer une scène où chaque élément, matériel ou/et immatériel fait signe vers un sens plus vaste, vers un autre que soi. Où l'ombre du passé, réfléchi par un remarquable travail sur la lumière vibre encore des douleurs ancestrales et d'une lueur d'avenir. «Faire de la musique à Auschwitz» ? Oui. Pour qu'un reste de sublime survive à cette marche de et contre la mort, où chacune des paroles des acteurs musiciens et des musiciens acteurs incarne un fragment d'expérience oubliée.

La musique, cet «ultime recours contre les malheurs du temps», Garutti s'en sert comme d'un vecteur de transmission. Il en fait le moyen d'une communion du passé et du présent, des sons heureux de Yiddishland aux voix silencieuses du ghetto et des camps et plus largement, de la vie d'un jeune homme qui, au faite de la jeunesse et du talent a été condamné à enterrer ses frères et ses parents. La rencontre de ces contraires apparentés se rejoue dans la structure même du spectacle, sous-tendu par une double attente/entente et énigme du personnage éponyme et du monde de demain. La solution tient une fois encore dans le pari de l'ombre et de la lumière : dans la chair d'une parole singulière au travers de laquelle se décrypte l'histoire du monde et l'espoir effroyable d'une suite possible... à moins qu'elle ne soit déjà là ?

Axelle Girard

URL source : <http://www.culturopoing.com/Art/Gerald+Garutti+Haim+a+la+lumiere+d+un+violon+Vingtieme+Theatre+jusqu+au+3+juin+2012-4722>

Entretien avec Gérald Garutti

par Axelle Girard

Culturopoing, 23 mars 2012



On a tendance à croire, pour paraphraser le poète, que là où il y a la musique, il n'y a pas le mal, pas de place pour le mal en tout cas. Qu'en pensez-vous, à la lueur du voyage que nous venons de faire avec vous à l'ombre d'un violon ?

Nietzsche disait déjà que sans la musique, la vie serait une erreur. La musique donne à la vie son rythme et ses mélodies. Elle comporte dans sa texture même une dimension vitale. Dans ses Confessions, lorsqu'Augustin évoque le temps et le sentiment de la durée, il souligne le continuum de la phrase musicale. La musique tient du flux vital, qui vous pénètre et vous emporte, qui ouvre sur toutes les sensations, sur tous les univers possibles. C'est ce qui rend encore plus poignante et paradoxale l'utilisation de la musique à Auschwitz, son mésusage, son dévoiement par les nazis. Il y a une scène, dans la Liste de Schindler, où, en plein massacre dans le ghetto, un officier SS s'assied au piano et se met à jouer. Près de lui, deux nazis se demandent si c'est du Beethoven ou du Bach. Bien des officiers SS étaient des mélomanes. Bien des fonctionnaires de l'extermination, préposés à l'exécution du mal dans toute sa « banalité », pour reprendre le mot d'Hannah Arendt, étaient des mélomanes. Oui, l'obéissance servile, l'application dans la torture ont servi à justifier l'innommable. Et donc, là où il y a le mal, il peut y avoir la musique, malheureusement. La musique ne peut pas tout. La phrase que vous évoquez a le mérite de l'innocence. Mais elle ne résiste pas à l'épreuve de l'horreur humaine. En pleine extermination, des accords sublimes ont résonné. La musique a accompagné le mal. Quelque chose s'est brisé pour toujours. Aussi, certains des rares musiciens survivants ont-ils renoncé à la musique, après. Haïm – à la lumière d'un violon raconte comment Haïm a été sauvé par le violon à Auschwitz, et comment, à sa sortie, il a totalement renoncé à devenir musicien professionnel. La musique était passion, sa vocation et sa survie, mais jamais il n'en aura fait sa vie. Il a renoncé à son violon pour devenir électricien. Il y a d'ailleurs quelque chose de proprement saisissant dans ce renoncement. C'est bien parce que sa beauté a été entamée que la musique devient impossible – du moins sous une certaine forme. Impossible à vivre – mais elle peut néanmoins être transmise : tous les enfants et petits-enfants de Haïm sont musiciens, et pour la plupart professionnels. Eux ont fait de la musique leur vie. Mais malgré cette transmission, pour Haïm, quelque chose est devenu impossible. « Ici, il n'y a pas de pourquoi », disait Primo Levi. Après ça, la musique ne sera plus la même. Comment faire après ça ? Comment vivre, penser, écrire, faire de la musique après ça ? Comment faire, tout simplement. La musique non plus n'en est pas sortie indemne. Elle a conservé sa beauté, oui. Et il y a une écoute innocente de la musique. Mais entendue par l'oreille de Haïm, elle fait vibrer les timbres de la catastrophe et se pare de toute l'ambivalence possible. Elle devient synonyme et de vie, et de mort. En elle résonne et l'espoir, et la destruction.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de cette pièce ?

Il y a quelques années, j'ai été contacté par une femme qui avait vu deux de mes spectacles : Richard III et La Chute de la maison Usher. Elle m'a demandé de raconter l'histoire de son père, qui n'était autre que Haïm Lipsky, le Haïm de la pièce. Raconter, cela signifiait écrire, mettre en scène, et même, à l'époque dire cette histoire.

L'histoire de cet homme, né dans une famille d'ouvriers juifs en Pologne, à Lodz, dans les années 1920, qui a réussi à forcer le destin en apprenant le violon dans la rue, avec la passion absolue de la musique, à force de volonté et d'humour. Qui, enfermé dans le ghetto a survécu matériellement et spirituellement grâce à la musique, alors qu'une bonne partie de sa famille a disparu. Qui a survécu à Auschwitz, où il devait jouer en permanence sur ordre des nazis. Qui a réussi à s'enfuir, avant, enfin et contre toute attente, de choisir d'abandonner le violon pour devenir électricien en Israël afin de contribuer à la construction d'un nouvel État. Elle m'a demandé de raconter l'histoire de Haïm, qui se poursuit à travers celle de ses descendants, presque tous musiciens internationaux. L'histoire de ce père, qui a réussi à transmettre la musique malgré tout, fort d'un destin humain profondément singulier, et pourtant emblématique du destin

de tout un peuple. J'ai accepté de relever le défi de cette traversée du siècle, du siècle des extrêmes – de l'horreur au sublime – par le biais du regard de cet homme. J'ai voulu montrer comment ces extrêmes se touchaient, comment ils se touchent. Si, dans le spectacle, la Shoah constitue bien sûr le cœur des ténèbres, j'ai aussi voulu montrer le monde qui avait été détruit, le monde d'avant, le Yiddishland. Avec pour fil rouge une question : comment survivre à une telle traversée, comment l'art peut sauver, nous sauver. À partir de là, l'enjeu était de transmettre une histoire, de la raconter sans didactisme, sans donner de leçons, de la partager. Le travail a duré trois ans et demi. Puisqu'il s'agissait de raconter la musique et l'Histoire, de montrer comment l'histoire de cet homme, c'était la musique, et que la musique était sa vie, mes efforts ont d'abord porté sur l'impérieuse nécessité de donner la parole à la musique. Les morceaux choisis pour le spectacle ont fait l'objet de très longues et très nombreuses séances de discussion et de travail avec nos quatre excellents musiciens. Certains morceaux étaient indispensables, tels le premier mouvement du Concerto pour violon de Mendelssohn, qui, à plusieurs reprises, a joué un grand rôle dans la vie de Haïm. La musique a donc été la pierre angulaire de notre travail : l'enjeu principal était de trouver la matière musicale pertinente pour dire des moments de vie. Pendant un an et demi, avec les musiciens, nous avons cherché. De nos recherches ne subsiste qu'un très petit florilège de morceaux, qui forment le fil musical de cette vie où se côtoient airs populaires et pièces classiques. Chaque morceau a une signification narrative ou évocatrice particulière, il raconte un épisode ou un enjeu, avec la plus grande pertinence et justesse possibles – telle chanson était chantée dans le ghetto en telle année, tel morceau de Bartok écrit à tel moment a telle résonance historique... Nous nous sommes donc lancé dans un véritable travail de composition, quitte à retailler les morceaux. Et je les ai articulés avec le texte. D'autant qu'il s'agissait de raconter l'histoire d'un homme qui, sur Auschwitz, ne dit qu'une seule chose : «j'en suis parti». Il fallait donc intégrer le silence, dire et ne pas dire. Nous étions au seuil de l'irreprésentable, et nous le savions. D'où mon choix d'orienter notre travail vers l'évocation, par opposition à la démonstration. Tout en gardant à l'esprit, pour paraphraser Elie Wiesel, que ne pas raconter, c'est tuer deux fois. Le travail s'est accompagné de très nombreux entretiens avec les membres de la famille de Haïm, ses enfants, ses petits-enfants. Il est aussi passé par d'importantes lectures et recherches, historiques, biographiques, musicales. Afin d'atteindre la plus grande symbiose, en trois ans j'ai écrit une trentaine de versions du texte, jusqu'à aboutir à un récit absolument tressé avec notre fil musical. Il fallait se garder des redondances, procéder par composition, montage, mixage entre texte et musique, au mot près. Tout en y intégrant le silence. Cette écriture a sans doute la partie du travail qui a été la plus délicate puisqu'il fallait éviter le double écueil de l'obscénité et de la superficialité, en dire trop ou pas assez. J'ai pris le parti de la sobriété. J'ai choisi de ne dire que ce qui paraissait absolument nécessaire, et de laisser la musique prendre en charge, au moins pour partie, l'imaginaire. Nous avons ainsi voulu donner à la musique toute sa puissance d'évocation, la laisser dire ce que nous ne pouvions pas représenter. Bref, j'ai cherché à faire que la musique donne à voir sans montrer. Ainsi, le Yiddishland est évoqué par la musique, et par la musique seule. Ce travail, on s'en doute, a exigé de nous de la patience, beaucoup de patience et d'attention portée aux moindres détails pour atteindre ce point d'équilibre extrêmement délicat, sur lequel, nous nous sommes tous retrouvés avec les quatre musiciens, qui sont d'extraordinaires artistes de niveau international. Une dimension essentielle du spectacle, donnée d'emblée, était que Haïm serait évoqué sur scène par son petit-fils, Naaman Sluchin, violoniste virtuose éblouissant, qui joue dans le monde entier. Car le cœur de Haïm – à la lumière d'un violon, c'est la transmission – de la vie, de la musique, de l'espoir, du témoignage.

Par leur extrême qualité, - la grâce infinie de notre extraordinaire pianiste Dana Ciocarlie, l'éclat vital des Mentsh, magnifiques à l'accordéon et à la clarinette -, les musiciens ont permis à cette histoire d'être pleinement une «histoire vraie», jusque dans le récit qui fait partie lui aussi de la musique sur scène. Le texte aussi a sa mélodie, il est à lui-même sa propre mélodie.

Arrêtons-nous quelques instants sur la récitante, Anouk Grinberg : sublime. Qu'est-ce qui a motivé motivé votre choix ?

Je voulais que le texte chante. C'est l'un des enjeux centraux de la pièce. Je cherchais une voix qui puisse rendre la dimension organique, la dimension physique de l'histoire. La question s'est alors posée de savoir quelle voix pourrait lui rendre justice. La fille de Haïm m'a d'abord demandé d'être le récitant. J'ai tenu ce rôle pendant la première année de notre travail. Puis, l'excellent comédien Xavier Gallais, qui avait assisté à une lecture de Haïm, m'a dit son enthousiasme pour ce projet et son vif désir d'y participer. Il a donc été notre narrateur pendant les deux années suivantes de

recherches, lors de la dizaine de présentations des étapes successives de travail, au petit Odéon, à l'Atelier. Xavier s'étant finalement avéré indisponible au premier semestre 2012, c'est enfin à Anouk Grinberg que j'ai fait appel récemment pour notre trentaine de représentations données au Vingtième Théâtre à Paris. Dans le choix du récitant, j'ai toujours cherché la qualité d'être qui pouvait et devait correspondre à cette histoire. Il fallait la faire entendre dans toute sa résonance, mais sans appuyer. Un des enjeux de mon travail fut de créer sur scène, entre les musiciens et la voix, la symbiose la plus étroite. À constituer un quintette harmonieux, qui raconte à cinq voix cette histoire, dès lors saisie comme une œuvre d'ensemble où soit évité l'écueil du hiatus entre paroles et musiques. Dire que cette création ne fut pas simple serait un euphémisme. Avec ma compagnie théâtrale C(h)aracteres, qui porte cette création dans une mobilisation totale, nous nous sommes heurtés à bien des obstacles, dus, entre autres, faut-il croire, à la singularité de notre objet théâtral, insaisissable pour certains qui cherchaient frénétiquement à le réduire à du «théâtre musical», à un «concert», à un «récit en musiques», un « témoignage »... Certaines institutions publiques n'ont pas hésité à nous refuser leur soutien en expliquant que nous ne faisons pas du théâtre car nous n'entrons dans aucune case. Donner une définition aussi bornée du théâtre, c'est aller contre sa vitalité, son principe et son histoire mêmes, c'est le condamner à l'asphyxie. Le résultat est que jusqu'ici je me suis retrouvé à produire seul ce spectacle – mais vu l'enjeu, c'est un risque que j'ai choisi d'assumer. Pourtant, le public qui, à chaque représentation, sort de Haïm – à la lumière d'un violon et bouleversé, et transporté, ne se demande pas si c'est du théâtre, il en fait l'intense expérience.

Le thème concentrationnaire est rarement évoqué au théâtre. Comment avez-vous pensé la contribution de la musique à l'évocation de la destruction du monde ? Qu'apporte la musique à l'évocation des camps ?

Comme chez le Caravage ou Rembrandt, dans ma démarche, tout a été affaire de contraste entre l'ombre et la lumière. Quelle est la source de lumière, comment la lumière parvient-elle à rendre l'ombre plus épaisse. J'ai voulu faire résonner le monde d'avant, le donner à entendre et à voir. Haïm n'a que vingt ans quand il arrive à Auschwitz. Il n'a que vingt ans, mais sa vie a déjà commencé. La musique permet d'évoquer ce monde d'autrefois, celui où Haïm a grandi et pu rêver de devenir musicien. La première partie, où vibre tout le Yiddishland, vise à faire sentir après coup, autant que possible, l'ampleur de la destruction. A l'appréhender, pour mieux voir ce qui a été détruit. Si le spectacle s'ouvrait sur Auschwitz, l'intuition serait moins forte; voilà pourquoi la première partie du spectacle est la plus longue, elle nous plonge au cœur du Yiddishland, au cœur du monde des vivants. Ce monde, la musique l'exprime dans tout son éclat, dans sa violence aussi. Dans son foisonnement. Et c'est ce monde-là qui est mortellement frappé par la ségrégation, par la ghettoïsation et, enfin, par l'extermination. Haïm se fonde sur une dialectique entre déshumanisation et résistance, dont témoigne la musique. Elle s'appuie aussi sur le dialogue improbable entre l'évocation et le silence, né de la difficulté à rendre compte de la Shoah de la façon la moins inappropriée possible.

C'est une tâche extrêmement difficile, à la limite de l'impossible, « rendre compte de la Shoah » – une tâche aussi difficile qu'essentielle. On touche à la limite de tout – de l'humanité, du langage, de la représentation, du théâtre. Notre tentative d'approche a consisté à laisser entendre sans asséner. Des anciens déportés sont venus voir le spectacle, et certains nous ont dit : «c'est exactement comme ça que ça s'est passé». Alors nous avons su que nous ne nous étions pas totalement trompés. Que nous n'avions pas trahi ceux pour qui nous parlions.

Que dit la musique que la parole n'exprime pas ?...

Tout le reste. Tel est exactement le pari de Haïm – à la lumière d'un violon : que la rencontre des mots et de la musique œuvre à la manière d'un couple, où un plus un égale trois. Que chacune revêtisse l'autre de sa profondeur, de son relief – de sa résonance. La musique seule évoquerait juste des impressions, des atmosphères. Le récit, seul, perdrait une grande partie de son écho. Il faut que les mots et la musique aillent de pair, que la parole s'unisse à la musique et que la musique lui réponde, que ce travail de tressage ne s'arrête jamais.

Les musiciens, des acteurs comme les autres ?

Non (sourire NLDR). Ils parlent autrement. Mais ils agissent aussi, à leur manière. Leur propos musical relève de l'action. Ils ont également un discours du corps, un propos par le geste. Au-delà de la qualité du son, de leur interprétation, ils parlent par le biais de leurs regards, de leur corps... Dans le spectacle, nous avons beaucoup travaillé avec les quatre musiciens pour rester sur le fil de l'évocation, en évitant le piège de l'incarnation et la facilité de la quotidienneté. La gestuelle des quatre musiciens fait elle aussi partie intégrante du récit – des gestes et des mouvements « théâtraux » rares, mais nécessaires, qui viennent ancrer l'histoire. Leur inscription historique n'est dès lors portée que par le costume, qui à lui seul évoque le moment de l'action, les années trente-quarante ; là encore, tout l'enjeu a consisté à ne pas rechercher la copie conforme de costumes d'époque – nous aurions viré à l'anecdote – mais à suggérer des silhouettes découpées dans ce temps-là, résultat obtenu grâce au magnifique travail de notre costumier, Thibaut Welchlin. Dans un tel spectacle où tout fait sens, sur un tel sujet où tout peut prendre une portée immense, tout compte, jusqu'au moindre signe.

URL source: <http://www.culturopoing.com/Art/Entretien+avec+Gerald+Garutti+auteur+et+metteur+en+scene-4724>

Haïm – à la lumière d'un violon

Publication culture du SNES, 15 février 2012



L'histoire est celle de Haïm Lipsky, violoniste juif né à Lodz dans les années vingt. Il survécut au ghetto, à la déportation à Auschwitz et à la marche de la mort grâce à la musique. Parti pour Israël accompagné de sa jeune femme à la fin de la guerre, il a rejeté le polonais pour ne plus parler que le yiddish et l'hébreu et est devenu électricien. S'il n'est jamais devenu un musicien professionnel alors que tout l'y destinait, il a transmis sa passion à ses enfants qui sont devenus des musiciens reconnus internationalement. Le spectacle écrit et mis en scène par Gérard Garutti s'organise en trois parties. Le début évoque l'enfance et l'adolescence à Lodz, dans une famille juive pauvre, où l'on chante un peu de tout, des prières aux mélodies sentimentales et où la mère n'hésite pas à s'endetter pour lui acheter une mandoline. Mais c'est du violon qu'il est amoureux, hypnotisé en particulier par le Concerto de Mendelssohn. La seconde partie évoque d'abord l'enfermement dans le ghetto après l'invasion de la Pologne par Hitler, la misère, la faim, les morts par centaines chaque jour et le travail harassant, dont Haïm réussit parfois à s'évader pour jouer avec des musiciens klezmer. Déporté à Auschwitz, il survivra parce qu'il est pris dans l'orchestre du camp, obligé de jouer des marches joyeuses tandis que les autres déportés partent au travail et y meurent d'épuisement et de faim. En janvier 1945, au cours de la marche de la mort, où les gardiens obligent les déportés survivants à partir avec eux, il réussit à s'enfuir. Il est caché par une veuve, Maria, qui a perdu ses deux fils. Elle lui offre un petit violon qui ne le quittera plus. La dernière partie évoque la fin de la guerre. Haïm a perdu toute sa famille. Il ne veut plus « parler que le yiddish et le silence ». Il se marie, part, un peu par hasard, en Israël et ne joue plus de son violon. Mais c'est à ses enfants qu'il transmet le flambeau et c'est sur le petit violon que lui a offert Maria qu'ils ont appris à jouer. Il est toujours vivant, encore alerte en dépit de ses 90 ans.

Sur le plateau, une récitante en pantalon et gilet masculins, installée devant un pupitre de musicien raconte la vie de Haïm. C'est Anouk Grinberg. Petite silhouette mince aux cheveux ébouriffés, au fin visage émouvant, elle accroche les spectateurs par sa voix un peu rauque reconnaissable entre mille. Telle un chef d'orchestre, elle s'interrompt pour faire intervenir quatre voix musicales, le violoniste Naaman Sluchin, petit-fils de Haïm Lipsky, qui interprète son grand-père, la pianiste Dana Ciocarlie et le duo Klezmer les Mentsh avec Alexis Kune à l'accordéon et Samuel Maquin à la clarinette. Le spectacle réussit à tisser très harmonieusement le lien entre le texte et la musique. Les morceaux classiques - le concerto de Mendelssohn, joué d'une façon admirable tant par la virtuosité que par l'émotion qui s'en dégage, par le petit-fils de Haïm, ou le Quatre mains de Dvorak joué au piano par le violoniste et la pianiste par exemple – alternent avec de la musique klezmer où Naaman Sluchin joue avec les Mentsh.

L'histoire est belle et cet hommage à Haïm constitue un très émouvant hymne à la vie et à la musique.

Micheline Rousselet

URL source: <http://www.snes.edu/Haim.html>

Haïm – à la lumière d'un violon

Le Billet des Auteurs de Théâtre, 14 février 2012

Haïm en hébreu veut dire : la vie, mais c'est aussi le prénom de Haïm Lipsky. Mémoire oubliée, non ! Elle se reconstruit au fil du spectacle dans un mélange de musiques et de mots. C'est le parcours d'un homme, qui a aujourd'hui 90 ans, qui prend corps sur scène. « Pendant toute sa vie, la langue de cœur aura été la musique. A chaque instant, le chemin de Haïm a baigné dans la lumière du violon, leur fragile qui, seule, le sauva de l'extermination nazie ».

Avant que la lumière de la salle ne s'éteigne, Haïm Lipsky, présent ce soir-là, se lève. Un petit homme âgé se présente à nous, le visage illuminé, un sourire transperce son visage. Applaudissements dans la salle.

Nous ne connaissons pas encore son histoire, mais déjà une émotion est perceptible lorsque s'élève devant nous ce petit homme. Son corps, légèrement voûté et maigre, raconte déjà. Il est témoin, témoin encore vivant et ça c'est irremplaçable. Témoin qui se lève face à toutes les valse de Vienne, face à toutes les barbaries.

Anouk Grinberg, cheveux courts, pantalon en laine, gilet de satin noir, chemise blanche, est debout, droite, éclatante. Elle est la récitante. « De la Pologne à la terre promise, de la destruction du yiddishland à la fondation d'Israël, grâce à un miracle d'une survie à la Shoah ».

Anouk Grinberg, enveloppée par une musique klezmer, raconte la vie du petit Haïm. Né dans un quartier de Lodz, il découvre la musique à 8 ans et sa passion pour le violon. Rien à voir avec « un violon sur le toit » non ! Nous sommes là dans l'anti-cliché. Il apprend la musique avec les musiciens du quartier, le clarinetiste, l'accordéoniste. Musique klezmer ! Un jour, à travers la fenêtre d'un immeuble, il entend un pianiste. Il interprète des œuvres classiques. Il ose. Il frappe. Il s'invite avec son violon chez cet homme pour qu'il lui donne des cours de solfège. Il découvre, entre autres, des œuvres de Mendelssohn, il l'interprétera plus tard.

1939. La famille et tous les habitants du quartier se retrouvent jetés dans le ghetto de Lodz. Les musiciens de son ancien quartier sont pratiquement tous là, la plupart sont juifs. Ils jouent pour oublier la faim. En 42, trop épuisé et croyant que les camps de travail peuvent le sauver, il se livre aux nazis. Il part dans un train à bestiaux. Direction : Auschwitz. Le violon le sauve encore une fois de la mort. A sa sortie du camp, il ne touchera plus un violon, ne parlera plus le polonais. Il n'aura plus que deux langues, le yiddish et le silence. Il s'installe en Israël, aujourd'hui il parle l'hébreu. Il n'aura de cesse de transmettre à ses enfants, à ses petits-enfants, la passion de la musique. Aujourd'hui, ils sont tous musiciens et internationalement reconnus. Un, de ses petits-enfants, interprète son rôle dans le spectacle.

« Ce spectacle est à la fois littéraire, musicale, historique, d'une musique à l'autre, d'une époque à l'autre, mélodies klezmer et morceaux classiques scandent la vie de Haïm »

Une réelle émotion traverse l'espace, transperce nos âmes, durant presque deux heures, avec sobriété, virtuosité, singularité. Une émotion qui nous embarque sur les routes de l'Histoire, de la mémoire, de la musique, de la vie.

Le violon est un personnage à part entière. Naaman Sluchin, le petit fils, fait corps avec son violon avec une grande virtuosité. Il est Haïm Lipsky, il joue Haïm Lipsky. Effet de miroir, il lui ressemble. Le violon habite le récit, il a maintenu Haïm en vie. Aujourd'hui à 90 ans Il a repris son violon, il joue deux à trois heures par jour. On aurait aimé le voir interpréter un morceau sur scène, mais le show must go on.

Haïm, à la vie.

Catherine Tullat

URL source: <http://www.lebilletdesauteursdetheatre.com/fr/Sortir-25-52.html>

Haïm – à la lumière d'un violon

Froggy's delight, 19 février 2012

Spectacle de théâtre musical écrit et mis en scène par Gérald Garutti, avec Anouk Grinberg accompagnée par les musiciens Naaman Sluchin, Dana Ciocarlie, Alexis Küne et Samuel Maquin.

Longtemps après avoir quitté le Vingtième Théâtre résonnent chez le spectateur les échos du violon de Naaman Sluchin, du piano de Dana Ciocarlie et du duo accordéon-clarinette d'Alexis Kune et Samuel Maquin, interprètes de cette musique klezmer qui ressuscite la joie du Yiddishland avant les terribles épreuves de l'ère nazie.

Cette fusion musicale, toujours harmonieuse, jamais chaotique, comprend un dernier instrument : la voix d'Anouk Grinberg, vibrante d'émotion naïve et porteuse d'une colère tempérée par une intense espérance. La comédienne lit la vie d'Haïm Lipsky, enfant de Lodz saisi par la musique et sauvé miraculeusement par elle.

Le texte de Gérald Garutti cherche la simplicité sans effets mélodramatiques. En quelques mots, appuyés par les musiques et quelquefois par des chants, il illustre la vérité d'Haïm Lipsky, un homme comme les autres, mais avec un trésor en plus : son violon.

Cet autodidacte n'aura jamais gagné sa vie avec sa musique. Et pourtant, il l'aura servi mieux qu'un virtuose en adoucissant les peines des siens, d'abord dans le ghetto de Lodz, puis à Auschwitz où il intégra l'"orchestre" du camp. Obligé d'interpréter des airs populaires, toujours les mêmes, pour accompagner les déportés vers leur supplice, il mit tout son cœur et toute son âme de grand musicien pour que ses quelques notes soient plus fortes que l'inhumanité.

Mais "Haïm" est synonyme de "vie" et la vie est là, bien vivante sur scène, puisque Naaman Sluchin est le propre petit-fils de Haïm Lipsky, désormais patriarche d'une dynastie de musiciens. Il a survécu et mieux encore il a transmis sa passion.

En entendant Naaman Sluchin interpréter divinement Mendelssohn, ce compositeur que d'aucuns traitaient de "dégénéré", on aura compris que le spectacle de Gérald Garutti n'est pas qu'un simple spectacle musical : c'est un éloge à l'art, à sa beauté, à la puissance de l'esprit qui la crée.

Quant à son fil conducteur, dénoué chaleureusement par Anouk Grinberg, sa leçon d'humanité ne peut que toucher profondément.

Philippe Person

URL source : http://www.froggydelight.com/article-11578-Haim_A_la_lumiere_d_un_violon.html

Haïm – à la lumière d'un violon

Regard en Coulisse, 20 février 2012



Cette lecture est un triple défi : historique, littéraire, et musical.

Gérald Garutti signe ici un magnifique récit et une mise en scène osée. L'histoire est tour à tour narrative, musicale, ou jouée, avec beaucoup de pudeur. C'est une savante alchimie de marier les mots à la musique, un exercice périlleux qui est ici tout à fait réussi.

Anouk Grinberg et les musiciens s'accordent parfaitement tout au long de l'histoire.

Côté musique, le public est gâté. Le violoniste qui ouvre le spectacle n'est autre que le petit-fils de Haim Lipsky, Naaman Slushin. Celui-ci retranscrit musicalement avec merveille toutes les étapes de la vie de son grand-père. Son interprétation, comme celle de ses partenaires, est définitivement habitée et d'un très haut niveau.

La musique apporte les couleurs et laisse l'imagination du public courir sur les mots. Le passage sur la Shoah est extrêmement fort, tant par la pudeur des termes employés que par la vérité et la justesse de chaque souvenir. C'est une réelle prouesse que d'arriver à parler de l'enfer avec autant de réalisme et de retenue.

C'est un spectacle poignant qui devrait être conseillé aux professeurs d'histoire et de musique dans les collèges et lycées. Car si Haïm Lipsky a voulu transmettre son amour de la musique à ses enfants, son message d'espoir va bien au delà. Haïm signifie la vie. Ce spectacle est tout simplement une leçon de vie très émouvante.

Léa Rozental

URL source : <http://www.regardencoulisse.com/haim-a-la-lumiere-dun-violon/>

Haïm – à la lumière d'un violon

Reg'Arts – le magazine du spectacle vivant, 6 mars 2012

Haïm Lipsky le bien nommé – son prénom signifie « vie » en hébreu – traverse l'espace et le temps pour monter, sans un mot et sans avoir été annoncé, sur la scène du Vingtième Théâtre à la fin du spectacle qui lui rend hommage, sous les yeux médusés des spectateurs dont certains, la gorge nouée par l'émotion, se demandent s'il s'agit du vrai Haïm.

Le spectacle théâtral et musical, écrit et mis en scène par Gérard Garutti, déroule la vie de ce violoniste virtuose, de Lodz, sa ville natale, à la Terre Promise, en passant par le ghetto et l'enfer concentrationnaire d'Auschwitz.

Sur le plateau la récitante, Anouk Grinberg, et quatre musiciens - le violoniste Naaman Sluchin, petit-fils de Haïm Lipsky qui interprète son grand-père, la pianiste Dana Ciocarlie et le duo klezmer les Mentsh, composé de l'accordéoniste Alexis Kune et du clarinettiste Samuel Maquin – retracent cette existence hors du commun en trois tableaux : Yiddishland, Shoah et Passage.

Point de décor. Il eut été superflu. La force du texte, des interprètes inspirés, la voix d'Anouk Grinberg, tellement chargée d'émotion qu'elle semble à tout instant sur le point de se briser, la musique, et une mise en scène sobre et efficace, suffisent à recréer les tranches de la vie de Haïm Lipsky.

Le texte, narratif, suit la chronologie de l'histoire, la grande et la petite, sans pathos, sans effet de style mais parsemé de petites perles comme : « A sa sortie d'Auschwitz, Haïm rejette le polonais pour ne plus parler que deux langues : le yiddish et le silence. » ; ou cette phrase : « trois familles, sept lits et rien à manger » qui résume, à la manière de l' « Inventaire de Prévert la pauvreté et le dénuement des Juifs entassés dans le ghetto ; ou bien encore cette formule : « Haïm piétine de désir » pour traduire l'excitation de ce petit garçon, qui ne rêve que d'apprendre à jouer, lorsqu'il se retrouve sur le seuil de l'appartement d'un grand musicien ; ou aussi : « mais la beauté ne protège plus de rien. » Lorsqu'il fredonne les nigounim, musique vocale sans paroles, Naaman Sluchin irradie, il rayonne de la joie qui animait les Juifs lors des fêtes et du chabbat.

Et la musique... Élément central, véritable fil conducteur, elle scande la vie de Haïm, alternant mélodies klezmer et morceaux classiques, portant, transportant le spectateur. Ah, le Concerto en mi mineur de Mendelssohn. A tomber à genoux, comme le fit Haïm Lipsky lorsqu'il entendit, un jour, les notes jaillir de la fenêtre d'un appartement. Dans mon esprit, il est associé à Yehudi Menuhin ; dorénavant, il sera également lié à l'image de Naaman Sluchin, transfiguré par la grâce.

Quant à la mise en scène, elle est tout en finesse, dépouillée, sans fioritures mais tellement percutante et incisive. Le 1er septembre 1939, Hitler envahit la Pologne, c'est le début de la seconde guerre mondiale. Pour évoquer cette entrée dans l'ère de la barbarie nazie, point de bruit de bottes ou d'effets spectaculaires, juste un simple mouvement du violoniste qui tourne le dos aux spectateurs. Quand Haïm Lipsky, déporté, arrive à Auschwitz, les lumières s'éteignent, la clarinette pleure. Rescapé de la Shoah, il décide de partir pour la Terre Promise. Le nouvel état a besoin de bâtisseurs, pas de musiciens. On voit alors Haïm entonner l'Hatikva, l'hymne national, en se retroussant les manches : il deviendra alors électricien et ne sera jamais le violoniste professionnel qu'il avait rêvé d'être. Quelle revanche et quelle satisfaction pour cet homme de quatre-vingt-dix ans de voir que ses deux enfants et presque tous ses petits-enfants sont des musiciens internationaux !

« Haïm – à la lumière d'un violon » est un spectacle poignant, bouleversant, qui ne peut laisser indifférent.

Elishéva Zonabend

URL source : http://www.regarts.org/Spect_music/haim.htm

Haïm – à la lumière d'un violon

Musical Avenue.fr, 23 février 2012



Haïm Lipsky, violoniste virtuose d'origine polonaise, né à Lodz dans les années 1920, a traversé le siècle en musique. Avec l'aide de la famille de l'artiste, le metteur en scène Gérald Garutti livre un spectacle narratif très sensible sur une vie peu ordinaire.

La voix pratiquement nouée par l'émotion, Anouk Grimberg entame au micro le récit biographique du jeune Haïm dans sa Pologne natale. Bien que vivant dans des conditions précaires, on sent l'enthousiasme de la jeunesse et l'excitation de la curiosité s'emparer de Haïm lorsqu'il s'ouvre à l'univers de la musique, achetant un violon avec ses premiers deniers. Cet instrument ne le quittera plus. Des orchestres de rue klezmers (Alexis Küne et Samuel Maquin accompagnent à l'accordéon et à la clarinette) aux concertos de Mendelssohn (avec la brillante Dana Ciocarlie au piano), le petit-fils de Haïm Lipsky, Naaman Sluchin, violoniste également, redonne vie à cet extraordinaire parcours.

De la Pologne à la Terre Promise en passant par Auschwitz et New-York, la vie d'Haïm Lipsky, bien que marquée par l'horreur d'un siècle de violence sans nom, fait l'objet d'un spectacle musical optimiste, porté par l'importance et l'omniprésence de la musique. La mise en scène, inventive et variée, ainsi que l'interprétation, sobre et élégante, parviennent à toucher sans verser dans le mélo.

Pierre Stril

URL source : <http://www.musicalavenue.fr/Critiques/Spectacle/Critique-Haim-a-la-lumiere-dun-violon-au-Vingtieme-Theatre-a-Paris>

L'art contre la barbarie

Web Thea, 22 février 2012



Dès sa plus tendre enfance Haïm Lipsky rêvait de musique et quand il marchait dans les rues de sa ville natale de Lodz en Pologne dans les années 1930, c'était tout un orchestre qui l'accompagnait dans sa tête. Gamin, il s'est offert son premier violon avec ses sous, un crincrin que le cordonnier de l'étage au-dessus réparera. Il ose se présenter chez un grand musicien voisin qui lui apprend le solfège et lui fait découvrir le répertoire classique. C'est d'une certaine manière la musique qui lui a sauvé la vie. Après avoir connu l'horreur du ghetto de Lodz, le voilà à 20 ans jeté à Auschwitz. Appartenir à l'orchestre du camp était une chance de ne pas mourir de faim mais qu'il fallait payer cher tant le

travail était harassant et moralement épuisant. Il y retrouvera les musiciens Klezmer qui jouaient dans les rues de Lodz. Haïm a tenu bon et quand à la Libération les Allemands ont évacué les prisonniers, il s'est enfui et s'est réfugié dans une maison où il a pu se cacher. En arrivant il a tout de suite vu le violon accroché au mur. Maria, la femme qui l'a accueilli et qui prend soin de lui, lui offrira le violon avec lequel, des années plus tard, Haïm enseignera le violon à ses enfants et à ses petits-enfants en Israël. A son arrivée en 1948, il avait un violon dans une main et on lui a mis un fusil dans l'autre. Aujourd'hui, Haïm, qui aujourd'hui parle hébreu, a 90 ans. Ses enfants sont musiciens (Shifra Sluchin et Arié Lipsky) et son petit-fils Naaman Sluchin, violoniste, participe à cet hommage émouvant à son grand-père venu d'Israël pour l'occasion.



Gérald Garutti qui a monté le projet, a écrit le récit de la vie de Haïm et a demandé à Anouk Grinberg, une comédienne trop rare, d'en être la récitante. Elle raconte l'histoire de Haïm de cette voix singulière qui fait entendre comme une vibration des cordes vocales en écho aux cordes du violon. En équilibre sur le fil coupant de la sensibilité, elle émeut par sa présence lumineuse, par ses sourires voilés de tristesse, expression proche de la "gaîté de résignation" dont parle Albert Cohen à propos de ceux qui ont connu trop de malheurs. Dommage que le texte ne soit pas plus littéraire justement, à la mesure de quelques bonheurs d'écriture comme celui-là : « A sa sortie d'Auschwitz, Haïm a rejeté le polonais pour ne parler que deux langues, le yiddish et le silence. ». Mais la musique pallie ce qu'il manque au style. En effet, Anouk Grinberg dialogue avec des musiciens d'exception qui mélangent les genres, du classique au klezmer. La comédienne est entourée de l'accordéoniste Alexis Kune, du clarinettiste Samuel Maquin du brillant violoniste (et petit-fils de Haïm) Naaman Sluchin et de l'exceptionnelle pianiste Dana Ciocarlie, d'une virtuosité et d'une sensibilité incomparable. Ce spectacle intime est le résultat d'une belle aventure humaine et artistique, un hommage émouvant à un

homme d'exception.

Corinne Denailles

URL source : <http://webthea.tv/?Haim-a-la-lumiere-d-un-violon-de&date=2012-03>

Haïm – à la lumière d'un violon

Le Mediateaseur, 27 mars 2012

Haïm - à la lumière d'un violon est avant tout un hommage solennel au célèbre violoniste juif polonais Haïm Lipsky. Ce spectacle retrace le parcours hors du commun de ce talentueux instrumentiste avec cette passion grandissante pour la musique, hélas contrariée par la guerre et ses conséquences tragiques, mais qui, au final, rejaillira auprès de ses enfants et petits-enfants. C'est un hommage au courage, au sacrifice, à l'amour, à l'instinct de survie, à la passion de la vie et de la musique.

Gérald Garutti nous offre, dans une mise en scène sobre et efficace, le récit de cet homme, symbole du chaos du siècle dernier, où l'art et la musique semblaient être la seule manière de survivre à l'horreur des camps et de la guerre.

Ce spectacle théâtral et musical est interprété par quatre fabuleux artistes (Naaman Sluchin au violon, Dana Ciocarlie au piano, Alexis Kune à l'accordéon et Samuel Maquin à la clarinette) et narré avec profondeur et passion par l'émouvante Anouk Grinberg. Ici, la musique se mêle merveilleusement avec ce texte qui se veut difficile et dramatique. Celle-ci apaise les émotions et les mots durs, nous transporte dans notre imaginaire, nous invite dans une époque qui n'appartient qu'à nos ancêtres et cela avec beaucoup d'aisance et de naturel.

Rythmé de mélodies klezmer et de morceaux classiques, *Haïm à la lumière d'un violon* ne salue pas seulement le destin de cet homme. Il va plus loin. Il nous éveille à un sentiment collectif qui dit que, malgré tout, la vie continue et fait son chemin. Ce magnifique conte « des vivants » (*Haïm* de par sa signification) est une belle leçon de sagesse, de courage et d'amour ainsi qu'une revanche sur la vie que nous écoutons avec respect, admiration et tendresse.

Solenne Beauvais

URL source : <http://www.lEDIATEASEUR.FR/2012/03/27/haim-a-la-lumiere-dun-violon-2/>

Haïm – à la lumière d'un violon

L'Arche, mai 2012

L'Arche

Haïm et la lumière d'un violon

Sur le plateau, quatre musiciens : le violoniste virtuose Naaman Sluchin, petits-fils de Haïm Lipsky, la pianiste concertiste Diana Ciocarlie, le superbe duo klezmer les Mentsch – l'accordéoniste Alexis Küne et le clarinet

Samuel Maquin – et Anouk Grinberg, qui conte la vie de Haïm Lipsky.

En Pologne, les années trente. Le petit Haïm vit dans un *shetl* près de Lodz, dans une famille hassidique où le père chante les prières à la synagogue et la mère des chansons yiddish pour ses enfants. Haïm

porte les vêtements déjà usés par ses trois frères, mais il est un musicien né sans avoir jamais appris, amoureux pour toujours du violon.

La famille déménage à Lodz, où Haïm arrive à assister aux concerts philharmoniques pour écouter ses idoles : Rubins-

tein, Hubermann, Szigeti. La guerre, l'invasion de la Pologne, le ghetto. Haïm, adolescent prodige, se retrouve dans l'orchestre du ghetto dirigé par Theodore Ryder. De camp en camp, jusqu'à Auschwitz, il survit grâce à son violon, obligé de jouer pour les pendaisons, pour les Noël des gardes, pour les nazis.

Haïm s'échappe en Allemagne, durant les derniers jours de la Marche de la mort. Il est caché par une veuve et assiste enfin à l'arrivée des Américains. Il décide de partir pour Israël, où il devient technicien en électricité. Israël a besoin de bâtisseurs. Ce grand musicien renonce à sa passion et la transmet à ses enfants et petits-enfants. À sa retraite, il s'est remis au violon. Son fils est violoncelliste, chef d'orchestre aux États-Unis, sa fille violoniste et, parmi ses petits-enfants musiciens, Naaman Sluchin représente son grand-père dans ce spectacle émouvant, étonnamment vivant, éclatant d'amour, de foi, de mélancolie et d'espoir.

Dans la mise en scène parfaite de Gérald Garutti, les mots et la musique forment un concert de souvenirs et d'évocations,



Les Mentsch et Anouk Grinberg.

traversant le tragique de l'Histoire et le parcours d'un homme miraculeusement sauvé par son violon et sa ténacité. Haïm (la vie, en hébreu) a gagné sa survie à travers l'horreur de la Shoah, grâce à sa passion pour la musique, que les quatre virtuoses classiques et klezmer font résonner, pleine de rires, de larmes, d'humour, d'éternité. Mendelssohn, « le Mozart du XIX^e siècle », les musiques klezmer, les chansons yiddish, les grands classiques

contemporains accompagnent ce voyage du peuple errant, celui de Haïm.

Les spectateurs sont envoûtés et, la gorge serrée, ont du mal à quitter la salle où plane l'écho des violons. ● K.W.

› Vingtième Théâtre,
7, rue des Plâtrières, 75020 Paris.
Tél. : 01 43 66 01 13.
Les 13, 20, 27 mai et 3 juin, à 20h30.

« Haïm », un violon sur le doigt

Jewpop, 17 avril 2012



« Haïm, à la lumière d'un violon » est un spectacle musical hors-norme. L'histoire d'une vie et d'un destin, celui de Haïm Lipsky, violoniste virtuose originaire de Lodz, en Pologne, âgé aujourd'hui de 90 ans. Une histoire exemplaire, où le pire et le meilleur de l'humanité se croisent, et qui se conclut sur des notes emplies d'espoir et de joie.

Originaire d'une famille juive ouvrière de Lodz, Haïm Lipsky possède un don. Le benjamin de cette famille de sept enfants, dès l'âge de deux ans, est capable de mémoriser immédiatement les mélodies qu'il entend, celles des *nigounim*, ces chants improvisés par les hassidim lors du shabbat, comme celles jouées par les musiciens klezmer qu'il admire tant. Malgré la pauvreté qui règne au sein de la famille Lipsky, ses parents s'endettent pour lui offrir une mandoline, sur laquelle Haïm égrène ses premières notes. Viendra ensuite un premier violon, acheté 10 zlotys (une fortune !) par l'enfant, qui a économisé sou après sou pour s'offrir l'instrument qui le fascine.

Lorsque la famille, après des années de labeur, parvient à s'installer dans un quartier bourgeois de Lodz, là où résident les catholiques polonais, le jeune Haïm profitera des leçons de solfège prodiguées par un voisin pianiste, séduit par la passion de l'adolescent, promis à un avenir de musicien classique virtuose. Vient la guerre, les persécutions nazies, le ghetto de Lodz puis Auschwitz, où Haïm Lipsky survivra miraculeusement près de deux années, jouant dans « l'orchestre » du camp d'extermination. Il réussira à s'échapper lors de la marche de la mort, sera ensuite caché par une allemande, avant de rencontrer la femme de sa vie et de faire avec elle son alyah en 1948.

Comment retranscrire l'histoire d'une vie où la musique, essentielle, est source de bonheur, mais aussi permet de survivre ? L'oratorio théâtral créé par Gérald Garutti réussit cette gageure, en évoquant admirablement le *yiddishland* et ses trésors perdus, mais également l'innommable. Grâce à un récit à 5 voix, où celle, bouleversante et pudique, de la comédienne Anouk Grinberg, fait contrepoint à celles de 4 musiciens d'exception.

Anouk Grinberg, impressionnante, au timbre de voix inimitable, dont les cassures évoquent merveilleusement cette vie que la barbarie nazie a voulue briser, fait penser au Charlot du *Dictateur*. A la fois frêle et pudique dans son gilet et pantalon masculin, en fusion totale avec ses complices musiciens, elle n'est plus récitante, mais conteuse. Autour d'elle, les 4 musiciens sont également en « tenue d'époque », gilets et pantalons à pince, robe noire et escarpins à boucle pour la pianiste.

On est d'abord ébloui par la virtuosité du jeune violoniste. Bon sang ne saurait mentir, il s'agit du petit-fils de Haïm Lipsky, Naaman Sluchin, qui fait une carrière internationale (comme les deux enfants et plusieurs petits-enfants de Haïm Lipsky) et dont l'interprétation sur scène du célèbre concerto pour violon en mi mineur de Mendelssohn soulève l'enthousiasme.

On l'aura compris, la morale de cette histoire, c'est que la vie est plus forte que tout (Haim signifie « vie » en hébreu) et que la transmission est au cœur de l'existence du héros de ce récit. Aux côtés de Naaman Sluchin, l'excellente pianiste et concertiste roumaine Dana Ciocarlie, et les très talentueux Alexis Kune (accordéon) et Samuel Maquin (clarinette), que les amateurs de klezmer connaissent bien sous le nom des « Mentsh ». Lorsque le quatuor, alternant avec des duos ou solos, interprète des airs traditionnels du répertoire klezmer, des oeuvres de Chopin, Bartok ou encore de Léonard Bernstein, la musique prend la parole pour exprimer ce qu'on ne peut dire.

Et lorsqu' Anouk Grinberg raconte qu'à sa sortie d'Auschwitz, « Haïm Lipsky ne parle plus que deux langues : le yiddish et le silence », on comprend qu'une troisième langue, vitale, reprendra ses droits : la musique. Elle emplit littéralement l'esprit du public, qui ressort de ce spectacle bouleversé et heureux.

Arielle Askienazy

URL source : <http://www.jewpop.com/culture/haim-un-violon-sur-le-doigt/>

« Haïm – à la lumière d'un violon »

Tribune Juive, 20 mai 2012



Haïm à la lumière d'un violon, témoigne de la survie par l'art, de l'espoir préservé jusqu'au cœur des ténèbres et du fil de la transmission.

Haïm à la lumière d'un violon retrace la véritable histoire de Haïm Lipsky, juif polonais né en 1922 dans une famille pauvre, devenu violoniste par passion, et sauvé de l'enfer concentrationnaire d'Auschwitz grâce à la musique. À sa sortie des camps de concentration et jusqu'à son arrivée en Israël où il contribue à la création de l'Etat d'Israël, participant ainsi à l'effort des pionniers, Haïm rejette le polonais sa langue maternelle et arrête complètement la musique sa vocation, sa survie, pour ne plus parler que deux langues : le yiddish et le silence. Toutefois en mémoire de la dette imprescriptible qu'il a contractée envers la musique, Haïm transmet à ses enfants et ses petits-enfants sa passion de la musique. Aujourd'hui, à 90 ans, il vit à Haïfa, parle hébreu, et presque tous ses enfants et petits-enfants sont devenus des musiciens internationaux. C'est son petit-fils, violoniste virtuose qui interprète son rôle dans le spectacle.

Sur scène, quatre voix musicales - un violon, une clarinette, un accordéon, un piano - tressent le récit. En contrepoint de la musique, la comédienne-conteuse Anouk Grinberg, porte la parole, épousant les passions, les méditations et les émotions d'une vie, mais aussi de tout un peuple, le peuple du Livre, dont les pages de bonheur et d'errance, d'horreur et d'espérance, sont parcourues au fil de la voix de la narratrice.

Gérald Garutti signe ici un magnifique récit et une mise en scène osée. Un spectacle où les mots et les notes racontent, de concert, l'histoire de Haïm. Un moment théâtral fulgurant, à ne pas rater.

Sylvie Bensaïd

URL source : <http://www.tribunejuive.info/theatre/haim-a-la-lumiere-dun-violon-par-sylvie-bensaid>

Haïm – à la lumière d'un violon

Agora, 4 février 2012

AGORA

Il est là, Haïm, les gens l'applaudissent, lui se lève faiblement du haut de ses 90 ans. On croit d'abord à un rassemblement communautaire. Sa famille occupe les trois premiers rangs. Mais voilà que la comédienne Anouk Grinberg, accompagnée des musiciens, commence, en chef d'orchestre, à nous conter la vie de Haïm Lipsky. Toute sa voix porte les pleurs et joies de la vie de Haïm, violoniste juif né à Lodz dans les années 1920. Portés par la musique klezmer, nous suivons l'évolution du jeune Haïm, de son apprentissage du violon à son passage au camp d'Auschwitz. A la libération, Haïm rejeta le polonais et sa passion du violon, pour ne plus parler que deux langues : le yiddish et le silence. Il peut être fier aujourd'hui, à 90 ans, d'être le doyen d'une grande famille de musicien, pour la plupart violonistes. Naaman Sluchin, violoniste virtuose et petit-fils de Haïm, témoigne de cette émouvante filiation en interprétant le rôle de son grand-père.

C'est un véritable hymne à la vie et à l'art que nous livre la pièce de Gérard Garutti. Il opte pour une mise en scène épurée en donnant à ses musiciens (un violoniste, une pianiste, un accordéoniste et un clarinettiste) et à sa comédienne, une place précise qu'ils conservent tout au long de la pièce. Les musiciens se font de temps à autres comédiens. Leurs instruments deviennent un instrument de dialogue. L'authenticité de leur jeu, l'absence de décor, la sobriété des costumes soulignent encore davantage la beauté de l'existence du jeune Haïm, qui à 20 ans, a survécu au camp par l'amour simple du violon.

Diane Zorzi

URL source : <http://agora.kegtux.org/index.php/actualites/53-haim-a-la-lumiere-dun-violon>

Haïm – à la lumière d'un violon

Economique, philosophique & littéraire Arès, 27 février 2012



A priori, un spectacle ne devrait jamais écrire sur son affiche « d'après l'histoire vraie de... » : le théâtre n'est pas un reality show, et la véracité ne peut être brandie comme gage de qualité. Particulièrement sur un sujet aussi grave que la Shoah, qu'il faut manipuler avec soin pour ne pas tomber dans le chantage émotif. C'est à l'art, par la force de ses réalisations, qu'incombe de faire jaillir une « vérité ». Présenter d'emblée une histoire comme réelle (donc édifiante) est au mieux maladroit, au pire malhonnête : cela suppose qu'on ne pourra pas émettre de réserves, sous peine d'être taxé de monstruosité. Un tel cas de figure s'est récemment posé à propos du film *La Rafle*, mal accueilli par une partie de la critique, ce qui avait conduit sa réalisatrice à stigmatiser les méchants insensibles à l'Histoire, les comparant peu ou prou à des nazis...

Cette réserve initiale posée, on est venu quand même, attiré par la comédienne Anouk Grinberg, dont les choix artistiques (elle est ici collaboratrice) sont toujours pertinents, et dont le talent nous éblouit presque à chaque fois.

Le spectacle retrace l'histoire du violoniste Haïm Lipsky, petit dernier d'une famille juive de Lotz, en Pologne. La musique est le ciment de la communauté : désireux de s'y intégrer, le petit Haïm s'improvise musicien, autodidacte et bientôt virtuose, choisissant le violon pour s'épanouir. Cette ascension au sein de l'orchestre familial s'accompagne d'une élévation sociale, puisque le clan, à la faveur d'une promotion paternelle, rejoint les beaux quartiers de la ville. Bonheur de courte durée : parallèlement, Hitler a pris le pouvoir en Allemagne et étend son emprise sur une grande part de l'Europe – réveillant l'antisémitisme de la société polonaise, qui précipite la famille dans le Ghetto et, finalement, à Auschwitz. Le musicien, par sa foi en l'art, réussira à survivre (il est recruté dans l'orchestre du camp), mais les siens n'en réchapperont pas, et cette vision de l'horreur marquera sa vie à jamais.

On le voit, le résumé est déjà suffisamment grave : il fallait donc éviter le trop-plein émotif auquel aurait abouti une transcription littérale. L'idée-force du spectacle est de mêler les mots et les notes, voire de laisser la musique submerger le texte, quand l'émotion devient trop forte et que la pudeur s'impose. Pour ne pas avoir à transcrire artificiellement en français les dialogues de cette famille juive polonaise, la voix principale prend en charge la narration, tandis que les musiciens incarnent chacun un membre de la famille, jouant sa partition comme un comédien jouerait son rôle. Ils sont muets (à de rares exceptions près) mais expressifs par le biais de leurs instruments, qui racontent l'histoire autant que la voix d'Anouk Grimberg.

Celle-ci est à l'image du petit Haïm : obligée, au début, de se frayer un passage dans la tonitruante smala, elle réussit à se poser peu à peu, puis à imposer son propre tempo, dialoguant avec les autres d'égal à égal. Dans la première partie (retraçant la joie de vivre en famille), Grimberg utilise sa voix comme un instrument, dit le texte d'une façon très rythmique (en dansant et marquant le rythme avec ses mains sur son torse ou ses cuisses), se coule dans le groove propre à la musique klezmer, jusqu'à faire corps avec les instrumentistes.

Cette joie de vivre s'interrompt brutalement quand la pianiste Dana Ciocarlie s'écroule sur les touches (graves) du clavier, laissant deviner le virage dramatique que va prendre l'histoire...

Dans la deuxième partie, le Ghetto regroupe la communauté juive pour mieux la démembrer. L'orchestre a de moins en moins l'occasion de jouer ensemble, et le violoniste incarné par Naaman Sluchin survit en trio, en duo, puis de plus en plus seul à mesure que tout se délite. La communion entre texte et musique est rompue, comme l'harmonie initiale, et les morceaux de bravoure – notamment un air de Mendelssohn violon-piano – deviennent plus qu'un divertissement : un moyen de survie. L'art emporte le morceau, au forceps, mais pour peu de temps...

La troisième partie évoque l'horreur concentrationnaire, avec suffisamment de retenue pour ne pas sombrer dans le voyeurisme. Le texte a l'intelligence de concentrer toute l'abjection dans une scène de huis clos glaçant : l'audition du jeune homme par un kapo « mélomane », qui lui impose de jouer des airs gais et souriants au milieu d'une pièce remplie d'instruments confisqués à de précédents déportés. Avec l'avancée alliée, les nazis organisent l'évacuation du camp et, à la faveur d'une marche interminable dans les paysages enneigés, le musicien parvient à s'échapper. Il est sauvé par une femme qui, le traitant bientôt comme son fils, lui offre... un nouveau violon, en symbole d'une nouvelle vie.

À partir de là, le récit s'emballe et enjambe les années : le personnage, après une phase de mutisme (comment exprimer l'horreur indicible ?) découvre l'amour – jolie scène de danse entre les deux tourtereaux – et veut fuir le vieux continent. À la veille d'embarquer pour New York, il découvre l'existence de bateaux en partance pour la Palestine. Le spectacle évoque l'immense espoir né à la création d'Israël, et les désillusions qui l'accompagnent – notamment la militarisation de ce peuple, qui quitte la guerre pour se relancer dans un conflit sans fin.

Malgré cette amertume, le spectacle s'achève sur un beau discours célébrant le « triomphe de l'esprit et la survie par l'Art » : tous les instrumentistes rejoignent Grinberg pour un dernier morceau à la fois entraînant et mélancolique – à l'image de la musique klezmer, qui porte en elle tout le malheur du monde mais réussit néanmoins à le rendre swingant. Le soir où nous y étions, le vrai Haïm Lipsky est monté sur scène saluer avec les acteurs et musiciens – en particulier son petit-fils, qui incarne (troublant effet de miroir) le violoniste. Un beau moment de communion dans la joie et l'art – même si la pièce n'avait pas besoin de ce rappel « véridique » pour être touchante.

Au final, on sort à la fois ému et régénéré de ce beau spectacle, qui fait le funambule entre tristesse et joie de vivre, trouve dans l'élan vital de la musique une échappatoire à la pulsion mortifère. Gérald Garutti a trouvé le juste milieu : on craignait le chantage à l'émotion et Dieu merci, il a l'intelligence d'éviter ça. Contrairement à beaucoup d'œuvres sur la déportation, la culpabilisation mémorielle n'est pas le but recherché : au contraire, le spectacle va de l'avant et célèbre l'instinct de vie, la beauté triomphant de la barbarie. Les instruments réussissent à suggérer l'indicible pour empêcher que les mots cèdent à l'obscénité : le spectacle s'avère finalement plus galvanisant que plombant. C'est une gageure de « positiver » et faire swinguer un thème aussi grave : et ce n'est pas le moindre mérite de ces artistes que d'y être parvenus.

Nicolas Brulebois

URL source : http://www.ep-la.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=470:gerald-garutti&catid=11:theatre&Itemid=46

Haim – à la lumière d'un violon

L'oiseau rare, 26 mars 2012

Il y a des spectacles rares, légers, touchants, que l'on a envie de recommander et de partager... C'est le cas de ***HAIM-à la lumière d'un violon***, qui est proposé les samedis et dimanche au 20e théâtre à Paris.

Anouk Grinberg raconte, en compagnie de quatre musiciens formidables, l'histoire de ce violoniste déporté sauvé grâce à la musique. Une nouvelle manière de raconter le drame de la Shoah, à travers l'aventure singulière de cet homme et de ces musiques. Dimanche dernier, Haim était dans la salle, devant son petit fils violoniste... un beau moment d'émotion au salut !

Dépêchez-vous, il ne reste que quelques représentations.

Jean-Gabriel Carasso

URL source : <http://www.loizorare.com/article-haim-a-la-lumiere-d-un-violon-102334037.html>

Haïm – à la lumière d'un violon

25 mars 2012

Critique de Raymond Geuss

My friend Gérald Garutti recently invited me to attend a theatrical event for which he wrote the script and which he directed at the *Vingtième Théâtre*. The *Vingtième Théâtre* is a pleasant, small theatre in a part of northeast Paris near Père Lachaise Cemetery which is off the usual tourist and academic circuit and which I don't know at all. The opening of the channel tunnel and the shift of Eurostar's London terminus from Waterloo to St Pancras is one of the very few 'developments' in the infrastructure during the past roughly twenty years which has actually improved the quality of my life, because I can now leave Cambridge in the morning, have lunch with Gérald, see the afternoon matinee, and return home at a reasonable hour.

For the Saturday matinee on 10 March the *Vingtième Théâtre* is completely sold out, and the audience seems expectant and ready to pay close attention. The 'spectacle' is entitled '*Haïm—à la lumière d'un violon*' and tells the story of Haïm Lipsky, born in Lodz in the 1920s, who overcame the severe disabilities imposed by poverty to become a violinist and survived Auschwitz because he was put into the camp orchestra. After the war he decided not to return to Poland, gave up music altogether, and emigrated to Israel where he became an electrician. Half a dozen of his children and grandchildren, however, are now professional musicians. His grandson, Naaman Sluchin, taking the part of the young Haïm, plays the violin (magnificently). The other classical musician in the cast, the pianist Dana Ciocarlie, also plays with brilliance and flexibility.

Gérald, in addition to his practical activity as a director, is one of the world's leading experts on Brecht, and Brecht's 'epic theatre'— as well, of course, as '*L'histoire du soldat*' — has clearly had a significant influence on the texture of the piece: Anouk Grinberg as narrator is a luminous presence throughout. Gérald's text is all sobriety and restraint, with not the slightest admixture of holocaust-kitsch. The paratactic structure of the piece with its succession of extremely vivid but minimalistically sketched images appropriately deflects attention from unanswerable questions of causality and motivation and from pseudo-questions about meaning. A piece of music establishes its own internal relations of time that hold without necessarily tracking the ticking of any physical clock. In a way this 'spectacle' is about the ways in which different kinds of time—lived time, remembered time, 'historical' time, 'objective' time, narrated time, dramatic time in the theatre—intersect and also about how they diverge, how time speeds up and how it slows down. Sluchin and Ciocarlie play together, giving themselves over to the forward drive of the music, then abandon their instruments and dance together very slowly. At the end of the performance, while the audience is clapping, Gérald goes over and takes a tiny, elderly man by the hand, leading him up onto the stage. It is Haïm Lipsky, who, implausibly, actually does exist, and shyly bows.

Raymond Geuss

La Musique et la Vie

Blog de Jacques Porte, 6 février 2012

La vie d'Haïm Lipsky est tout à fait extraordinaire. Le septième enfant d'une famille juive pauvre de Pologne, né en 1922, est très jeune emporté par la musique. Ses parents l'aident avec une mandoline, mais avec l'argent tiré des ses leçons de musique, il parvient à 10 ans à acheter un violon d'occasion. Pendant la dizaine d'années qui suivent, le jeune homme se consacre de plus en plus à la musique, découvre les œuvres classiques à Lodz où sa famille habite, joue avec d'autres. La guerre bouleverse cette carrière prometteuse, car les Lipsky comme d'autres sont renvoyés dans le ghetto proche de la ville, où les conditions de vie sont précaires, mais le jeune homme sans travail trouve le sens de sa vie avec l'orchestre juif. Il est envoyé dans divers camps, où sa musique lui permet de survivre, comme à Auschwitz où il est recruté dans l'orchestre qui joue des marches joyeuses au moment des appels et distrait les Nazis, car il bénéficie de rations un peu supérieures à l'abominable ordinaire. Cette situation relativement correcte lui permet de s'évader lors de la marche de la mort du début de 1945, qui est destinée à évacuer les camps menacés par l'avancée de l'armée rouge. Une veuve allemande l'accueille et le cache avant qu'il ne parte à la recherche des siens, mais ils sont tous disparus ; il épouse Dorka une jeune femme dans la même désespérance que lui et tous deux réapprennent douloureusement à vivre. Finalement il émigrent en 1948 en Israël et se fixent à Haïfa ; il ne veut plus jouer son instrument, n'ayant gardé comme langages que le yiddish et le silence, et devient électricien. Pourtant, ses enfants et petits-enfants sont élevés dans la musique et font de très belles carrières dans ce domaine : violoniste, chef d'orchestre en Israël comme en France. Haïm lui même s'est remis au violon.

Gérald Garutti a mis en scène cette existence de façon double : d'une part Anouck Grinberg récite les grands moments de cette vie, reconstituée grâce à des témoignages, de l'autre Naaman Sluchin, le propre petit-fils, joue du violon, Alexis Kune (accordéon) et Samuel Maquin (clarinette) pratiquent la musique juive populaire et Dana Ciocarlie est la pianiste. Ces musiciens jouent avec beaucoup d'entrain et de talent des air klezmer, mais aussi du Mendelssohn et du Bartok ; de plus, le petit-fils incarne par moments son grand-père alors que la pianiste évoque sa mère, puis sa femme, seulement pendant quelques scènes pour illustrer le texte. Au total, un splendide spectacle, émouvant, riche en perspectives et joué avec beaucoup de cœur et d'allant.

Jacques Porte

URL source : <http://jacportes.blog.fr/2012/02/06/la-musique-et-la-vie-12670542/>

Haïm – à la lumière d'un violon

A Paris, le magazine de la Ville de Paris, printemps 2012



AGENDA

THÉÂTRE

Haïm ou la musique d'un destin

L'histoire d'Haïm, racontée par Anouk Grinberg sur les planches du Vingtième Théâtre dans *Haïm à la lumière d'un violon*, est l'histoire vraie d'un violoniste prodige passé par le ghetto de Lodz et les camps de concentration, et sauvé par la musique. À voir jusqu'au 3 juin, les samedis à 15 h, les dimanches à 20 h 30 et les mercredi 2, jeudi 3 et vendredi 4 mai à 21 h 30.

→ 7, rue des Plâtrières.

Tél. 01 43 66 01 13.

www.vingtiemetheatre.com

Fréquence protestante

Le manteau d'Arlequin

Emission diffusée le 8 février 2012 et le 14 mars 2012

Présentation du spectacle par Evelyne et Jacques Fisher

URL source : <http://frequenceprotestante.com/index.php?id=11&date=20120208&cHash=60db688a88> et [http://frequenceprotestante.com/index.php?id=47&user_radio_pi1\[program\]=30672](http://frequenceprotestante.com/index.php?id=47&user_radio_pi1[program]=30672)



Fréquence protestante

Midi Magazine

Emission diffusée le 31 janvier 2012

Interview de Gérald Garutti et Haïm Lipsky par Evelyne et Jacques Fisher

URL source : [http://frequenceprotestante.com/index.php?id=47&user_radio_pi1\[program\]=30672](http://frequenceprotestante.com/index.php?id=47&user_radio_pi1[program]=30672)



France Info

Tout et son contraire

Emission diffusée le 9 février 2012

Interview d'Anouk Grinberg par Philippe Vandel

URL source : <http://www.franceinfo.fr/arts-spectacles/tout-et-son-contraire/anouk-grinberg-au-vingtieme-theatre-522931-2012-02-09>



RCJ

Mémoires Vives

Emission diffusée le 26 février 2012

Interview de Gérald Garutti préparée par Rachel Rimmer, présentée par Perrine Kervran.

URL source : <http://memoiresvives.net/>



JudaïqueFM

Emission diffusée le 27 mars 2012

Interview de Gérald Garutti par Lise Gutmann



Haïm – à la lumière d'un violon

Tribune Juive, 09 janvier 2013



**Dans un article du 1^{er} décembre,
nous vous avons parlé d'un spectacle :
Haïm – A la lumière d'un violon.**

J'ai eu la chance d'assister à une représentation de ce spectacle samedi 22 décembre, et l'émotion qui m'a submergée est un sentiment rare. Les œuvres récentes que l'on voit ou lit sur la Shoah ont généralement un point commun : elles sont le plus souvent génératrices d'un malaise né du sentiment que rien d'original n'est apporté qui puisse renouveler l'approche de la problématique de la transmission. Encore et toujours cette tentative de dire ou de montrer ce dont Primo Levi, Elie Wiesel ou Claude Lanzmann ont su rendre l'horreur sans nom sans jamais s'égarer dans la complaisance, sans chercher le spectaculaire justement.

Le créateur de *Haïm – A la lumière d'un violon*, Gérald Garutti, a su en inventant une autre narration qui conjugue texte et musique pour raconter l'histoire d'un homme, éviter au spectateur la position de voyeur. Il a su créer l'émotion sans sombrer dans le pathos, et c'est cette qualité qui fait de son spectacle une création résolument hors normes portée par cinq artistes. Natacha Régnier raconte en mots la vie de Haïm, et quatre musiciens lui répondent par le jeu de leurs instruments: le violoniste, Naaman Sluchin, qui est le petit-fils de Haïm, le clarinettiste Samuel Maquin, et l'accordéoniste Alexis Kune qui forment ensemble le groupe de Klezmer, Mentsh, et la pianiste, Diana Ciocarlie.

Gérald Garutti a étudié les lettres, la philosophie, les sciences politiques et l'art dramatique. Normalien, agrégé de lettres modernes il est dramaturge et metteur en scène. Il dirige le département Arts et Humanités à l'ENSATT (Ecole Nationale des Arts et Techniques du Théâtre) ainsi que le département Théâtre à Sciences Po Paris. Ses talents sont nombreux et variés, et son approche est un plaisir : il nous a expliqué au cours d'une interview son cheminement et ses projets.

Tribune Juive : Pouvez-vous nous expliquer d'où vient l'idée de ce spectacle?

Gérald Garutti : Le problème de la Shoah a toujours été pour moi une hantise souterraine. A l'âge de dix ans, je me demandais comment Dieu pouvait exister, puisque les camps avaient existé. La Shoah, était pour moi un questionnement spirituel contant, et la nécessité personnelle du travail sur la transmission, une évidence absolue.

J'ai travaillé en Angleterre à une époque de ma vie, et deux spectacles que j'y avais créés ont été vus par une femme qui m'a alors proposé de raconter l'histoire de son père, Haïm. J'ai accepté et cela a été le début d'une période de quatre ans de travail pour créer ce spectacle. J'ai écrit 32 versions du texte pour être le plus juste possible, pour éviter les pièges que recèle cette histoire : outrance, superficialité, pathos déplacé.

Il fallait réaliser un double travail de composition : écriture et musique devaient ensemble trouver le ton juste, il me fallait une voie et une voix pour raconter cette histoire.

Tribune Juive : Comment avez-vous travaillé sur le texte? Est-ce un travail personnel ou une collaboration avec Haïm, sa famille?

Gérald Garutti : Pour pouvoir démarrer mon travail, j'ai eu deux ou trois entretiens avec Haïm. Dans ce dialogue, ce sont sa fille et son petit-fils qui ont servi d'interprètes.

Puis j'ai entrepris un travail original : il s'agit d'un point de vue sur l'histoire de Haïm, plus que d'une biographie stricto sensu. Il s'agit de parler de la mort absolue, mais depuis le point de vue de la vie.

Pour arriver au spectacle que vous avez vu, je suis passé par de nombreuses étapes : textes successifs, comédiens successifs. Le plus important pour moi était de ne pas perdre de vue le but premier que je m'étais fixé, la recherche de la justesse musicale et historique. Il fallait que résonnent ensemble le texte et la musique.

Tribune Juive : Votre spectacle réussit une curieuse alchimie qui fait que justement le spectateur en sort sans avoir cette désagréable impression d'avoir été sollicité "là où ça fait mal". Comment l'expliquez-vous ?

Gérald Garutti : Je crois que vous résumez à votre manière l'un des objectifs que je voulais atteindre. Je voulais réaliser une évocation faisant appel à l'imaginaire pour accéder à ce que l'on ne peut pas montrer, encore moins sur une scène qu'au cinéma en l'occurrence.

C'est ici que réside toute l'importance de la parole donnée à la musique. C'est une musique dramatique dans le sens où elle fait action. Elle est de nature différente selon les étapes de la vie de Haïm. La gaité de la musique klezmer retrace la vie du Yiddishland disparu. Et les tempi changent selon les périodes, selon ce que Haïm vit : l'enfermement au ghetto, l'arrivée et la vie à Auschwitz, l'arrivée en Israël et le choix du silence de son instrument, sa vie dédiée à la transmission de la musique.

Le texte s'ajuste au rythme de la musique, et le travail de la comédienne, la qualité de son interprétation, la lumière qui en émane, doivent arriver à cette osmose que vous nommez alchimie, pour que le spectacle existe.

Tribune Juive : Ce spectacle semble par sa nature propre à être montré partout dans le monde, et en particulier en Israël. Avez-vous des projets dans ce domaine ?

Gérald Garutti : Bien entendu, ce spectacle a vocation à être transmis, diffusé au niveau international. J'ai déjà des contacts en Europe centrale pour ce projet. Quant à Israël, bien évidemment, j'y ai aussi pensé. J'ai passé en septembre trois semaines en Israël, j'ai pris contacts avec des théâtres, et j'attends de pouvoir concrétiser la diffusion de Haïm dans "son" pays.

Comme vous l'avez senti, ce spectacle est pour moi l'aboutissement d'un long questionnement sur la Shoah et sa transmission. Pour qu'il prenne tout son sens, il devra vivre plusieurs années, en France et à l'étranger.

Tribune Juive : Quand on parle de transmission, on pense forcément à la jeunesse. C'est un public qui ne vient pas forcément vers vous. Comment pensez-vous l'atteindre ?

Gérald Garutti : J'ai commencé ce travail auprès de la jeunesse qui est par essence, un travail de terrain. Ma compagnie C(h)aracteres est basée à Aubervilliers, et c'est donc bien logiquement là que j'ai commencé à aller vers les jeunes : interventions dans les lycées, dans les médiathèques, pour présenter mon spectacle, et surtout pour engager le débat avec ces jeunes. J'ai reçu un excellent accueil auprès de populations dont on dirait qu'elles ne sont pas "naturellement" intéressées par cette problématique de la transmission.

Ma compagnie sera hébergée en résidence à Vaux-le-Penil (Seine-et-Marne) pour trois ans dès le début de l'année, et j'étendrai donc à tout ce département ce type d'interventions. Je souhaite faire accéder un maximum de personnes à cette parole, sans tomber dans la démagogie, et j'essaie de toujours faire précéder ou suivre le spectacle d'un débat : ce temps de dialogue et de réflexion fait partie intégrante de mon travail.

Tribune Juive : Merci Gérald Garutti. Et donc un dernier mot à l'attention de nos lecteurs : ne ratez pas ce spectacle si vous avez la possibilité de le voir.

Line Tubiana

URL source : <http://www.tribunejuive.info/culture/haim-a-la-lumiere-dun-violon>

Une vie à la lumière d'un violon



Haïm, le mot en hébreu claque comme un défi ou une naissance. Et pour cause, puisqu'il signifie la vie et prononcé à la fin du shabbat ou d'une fête religieuse, il représente dans la tradition juive, une bénédiction.

C'est aussi un prénom, celui de Haïm Lipsky, violoniste prodige, dont Gérard Garutti a écrit et mis en scène l'histoire avec une récitante et quatre musiciens. Ce spectacle est tout le contraire du tape-à-l'œil. Une mise en scène minimaliste, mais où chaque choix est juste, réfléchi, permettant à chacun de

rencontrer ses émotions les plus profondes et les plus vraies.

Avec sa voix grave qui oscille entre le sourire et les larmes, Natacha Régnier, comédienne solaire s'il en est, tout en force et en fragilité, prend en charge le récit de cette longue traversée, que fut la vie de Haïm Lipsky. afin "de recomposer au plus près cette vie criblée par l'Histoire". Croisant les souvenirs de Haïm Lipsky lui-même, les témoignages de ses enfants et de ses petits-enfants, le récit retrace le parcours inouï de ce musicien prodige né à Lodz dans la Pologne des années 20, et qui, aujourd'hui à 90 ans, vit pour partie, à Haïfa, en Israël.

De la musique au silence

Gérald Garutti fait un théâtre "qui passe les bornes" et traverse les frontières. L'expérience inaugurale qui lui fait monter Koltès et Shakespeare au Royaume-Uni, l'incite depuis à proposer un théâtre en prise directe avec le monde et les convulsions de notre époque, à travers des pièces classiques et contemporaines. Son expérience de dramaturge auprès de Christian Schiaretti a renforcé sa démarche.

"Haïm- À la lumière d'un violon" est la deuxième pièce qu'il écrit. Ici, avec une grande rigueur et non sans une certaine poésie, il croise les mots et la musique. Cette musique fut au cœur du parcours de Lipsky. De sa jeunesse pauvre à la Terre Promise en passant par Auschwitz où Lipsky accompagna les exécutions des chambres à gaz, sur des airs de mazurkas ou de concertos, dans l'orchestre du camp. Jusqu'à l'écoeurement, jusqu'à ne plus sentir ses doigts crispés de fatigue sur le violon.

La musique... Encore elle... Comme une ouverture, un moyen de survivre malgré l'horreur. Et c'est elle qui vient s'enrouler autour du récit, faisant naître ou revivre les univers musicaux que Lipsky dès son enfance va explorer avec gourmandise et une curiosité infinie. D'une musique à l'autre, dans une lumière ciselée qui fait surgir les mondes et les personnages, nous suivons Haïm Lipsky, dans les rues de son village, dans le ghetto de Lodz, dans ses premières rencontres avec le solfège et la musique classique. Il apprend à jouer d'abord à l'oreille en suivant les musiciens klezmer, ces musiciens populaires yddish, puis ce sera l'apprentissage de la musique classique et le camp d'Auschwitz à peine âgé de 20 ans après la destruction du Yddishland.

À la fin de la guerre, après avoir échappé à l'enfer d'Auschwitz, Lipsky rejette le polonais "pour ne plus parler que deux langues le yddish et le silence" avant d'apprendre l'hébreu. Si la musique continue d'être sa langue de cœur, Haïm Lipsky va y renoncer en tant que concertiste professionnel pour participer à la construction de l'État hébreu. Le musicien, toujours baigné dans la lumière de son violon, va mettre la transmission au centre de sa vie. Pour ses enfants et aujourd'hui ses petits-enfants, tous concertistes internationalement reconnus, la leur fragile qui a sauvé de l'extermination nazie leur père et leur grand-père continue d'éclairer le chemin de la vie.

Dans la pièce de Garutti, nous découvrons avec émotion Naaman Sluchin, le petit-fils de Haïm Lipsky. Violoniste virtuose, il joue le rôle de son grand-père, témoin vivant de la réalité de cette transmission. Grâce à lui et à Dana Ciocarlie au piano, Alexis Kune, à l'accordéon et Samuel Maquin à la clarinette, sur les pas de Haïm Lipsky, c'est tout un peuple qui revient témoigner de sa résilience et de cette lumière qui transmet la vie, plus vibrante que jamais, depuis qu'elle a traversé les ténèbres. Haïm, la Vie...Un spectacle indéniablement à ne pas manquer...

Dany Toubiana

URL source : <http://www.theatrorama.com/2013/01/haim-a-la-lumiere-dun-violon>

L'art contre la mort



Il est des parcours de vie incroyables. Tel est celui de Haïm Lipsky. Né dans la petite ville de Lodz, en Pologne dans les années 20, il découvre le violon. Du ghetto de Lodz au camp d'Auschwitz, où il fera partie de l'orchestre, la musique l'accompagnera et le sauvera. Lorsqu'il émigre en Israël après la guerre, il cessera un temps de jouer pour participer à la construction de ce nouvel Etat. Aujourd'hui, il a 90 ans et ses enfants et petits-enfants sont tous musiciens. Pour conter cette destinée hors du commun, Gérard Garutti a réalisé un travail de mémoire qui aboutit à ce spectacle en forme d'hommage, formidablement vivant. Une comédienne et quatre musiciens, tous excellents, jouent et se répondent en harmonie, restituent les couleurs et les sonorités de l'enfance familiale,

évoquent les années terribles, l'abomination de la Shoah, l'aspiration à l'art, le fil d'une vie tissé avec la constance d'une passion. Natacha Régnier impulse une flamme au récit, un souffle léger, mots et musique s'entremêlent, les airs klezmer, avec Alexis Kune à l'accordéon et Samuel Maquin à la clarinette, alternent avec les morceaux classiques : Mendelssohn, dont le 2^{ème} concerto est splendidement interprété au violon par Naaman Sluchin, petit-fils de Haïm Lipsky, Bartok, Chopin,... sous les doigts de la très talentueuse pianiste Dana Ciocarlie. Créateur de joie (« Toute cette joie vient de moi »), Haïm Lipsky a remporté son combat de l'art contre la mort. En hébreu, Haïm veut dire vie et ce théâtre musical en fait retentir l'écho.

Annie Chénieux

URL source : <http://www.fauteuil-d-orchestre.blog.lejdd.fr/2012/12/22/l-art-contre-la-mort>